



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

CHAPITRE V

LES "ANNEES DE VOYAGE"

De la formation du citoyen utile,
socialement valable, grâce à la limitation
de ses aspirations individuelles au profit
d'une spécialisation professionnelle.

Gundolf voyait dans les Années de Voyage un ouvrage essentiellement pédagogique. "Partout, écrivait-il, Goethe s'efforce de dépasser l'action pour atteindre l'enseignement, de dépasser la vision pour atteindre l'interprétation, et, là même où l'enseignement ne s'est pas encore tout à fait dégagé en commentaires et en aphorismes, il se fait jour à travers les situations en dialogues sententieux, à travers les caractères en motivations exprimées, et à travers l'intrigue en application morale à l'usage du lecteur, toutes les parties tendent à un enseignement susceptible d'être formulé en concepts purs". (p.284-285).

Cette interprétation du roman est certainement pertinente mais il y a lieu d'ajouter qu'il n'y a pas en réalité de réelle rupture entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage. Nous continuons à assister, dans ce second ouvrage, consacré à la formation de Wilhelm mais également et de façon beaucoup plus systématique à l'éducation de Félix, puisque celui-ci entre dans un établissement d'éducation imaginé par Goethe et conforme à l'enseignement idéal tel qu'il le concevait. Le nouveau roman présente donc un double intérêt. Nous examinerons d'abord la suite donnée à l'Education de Wilhelm, éducation moins anarchique que dans les Années d'Apprentissage, orientée vers la recherche d'une spécialisation au contact des différents milieux sociaux. Nous verrons ensuite celle de Félix, éducation systématique, donnée par des spécialistes, dans un vaste domaine affecté à la pédagogie pratique.

Toutefois, le caractère mystérieux, esotérique de la formation dans les Années d'Apprentissage se poursuit à travers les Années de Voyage. Goethe n'écrivait-il pas à Fr.von Müller le 8-6-1821 à propos des Années de Voyage "Tout doit y être abordé de manière symbolique et partout il y a quelque chose derrière le sens premier." Le titre de l'ouvrage est déjà en lui-même significatif par l'emploi du terme "Apprentissage". Il en est de même du nom du héros Guillaume "Maître".

A la fin des Années d'Apprentissage la première partie de l'éducation de Wilhelm peut être considérée comme achevée. Elle a été à la fois positive et négative : négative, elle lui a permis de prendre conscience de la vanité de ce qu'il prenait pour une vocation solide, positive elle lui a fourni, au cours de multiples expériences, des règles à penser, des principes résumés sous une forme allégorique dans sa "Lettre d'Apprentissage". Wilhelm est désormais un homme cultivé et surtout disponible, conscient de la nécessité de jouer un rôle dans la société. Il ne lui reste plus qu'à connaître les différents milieux de la société contemporaine.

Or, cette société contemporaine est en rapide évolution, voire en révolution économique et sociale. Des changements radicaux interviennent que les plus hardis parmi les Philosophes des Lumières, n'avaient su prévoir. Les découvertes scientifiques conduisent à des transformations technologiques qui, à leur tour, débouchent sur un développement colossal du machinisme. La grande industrie, utilisant la force de la vapeur, commence à naître et bouleverse la société. Le travail du tisserand, du fondeur est radicalement transformé. La situation que connaissent les fils n'est plus le prolongement normal, la répétition de celle de leurs pères, comme cela avait été le cas pendant des siècles. Une rupture se produit, elle ne cessera de s'aggraver.

En quelques décennies les principales sciences progressent à pas de géant. Les Mathématiques d'abord, publication de la "Mécanique analytique" de Lagrange en 1788, découverte de la théorie des probabilités par Laplace en 1812, début d'une géométrie non euclidienne avec les travaux de Gauss en 1805, (recherches similaires en Russie et en Hongrie). L'amélioration des appareils d'optique en physique permet la découverte par Herschel (britannique d'origine allemande né à Hanovre) de la planète Uranus (première planète découverte depuis l'Antiquité), Publication par Lalande en 1812 d'une bibliographie astronomique.

L'électricité et le magnétisme deviennent à cette époque partie intégrante de la physique. Colomb formula en 1780 sa loi sur les attractions et répulsions électriques.

Volta invente la pile en 1800. C'est l'époque des découvertes de Galvani, d'Ampère, de Faraday, d'Ohm, Professeur à Cologne, de Gauss, Professeur à Göttingen. A partir de 1780, en chimie, les découvertes de Lavoisier sont discutées dans toute l'Europe. En géologie, deux écoles s'opposent, neptunistes avec Gottlob Werner, Professeur à l'Académie minière de Freiberg et Hutton, écossais, "plutoniste". La biologie de son côté fait de rapides progrès sous l'impulsion de savants tels que Jussieu (1748-1836), Lamarck (1744-1829), Cuvier (1769-1832). Geoffroy St Hilaire croit à un seul type fondamental pour le règne animal tout entier, théorie qui séduisit Goethe.

En Allemagne, en effet, au début du 19^e siècle, la "Naturphilosophie" domine la biologie : pour Kant lui-même les sciences naturelles se rapportent à la réalité telle que nous pouvons l'observer, mais la réalité intrinsèque (Ding an sich) ne peut être ni observée ni connue. Nous ne pouvons comprendre un organisme que si nous considérons qu'il tend vers un but. Goethe partage cette conception et recherche, dans ses travaux scientifiques, la preuve d'une évolution des êtres (végétaux, animaux) à travers leurs métamorphoses. Nous aurons à revenir sur cet aspect de la pensée Goethéenne qui n'est pas sans influence sur ses conceptions pédagogiques et que Rudolf Steiner reprendra plus tard.

Evolution scientifique donc, industrielle, bancaire, économique et par là sociale : naissance de la grande industrie du capitalisme, du prolétariat, intensification de l'émigration vers la Sibérie, vers l'Amérique. C'est ce monde en évolution profonde que Wilhelm va devoir parcourir pour s'y intégrer et devenir un citoyen utile aux autres hommes.

Conformément aux prescriptions reçues de ses maîtres de la Société de la Tour, Wilhelm entreprend de voyager, il ne cesse même de se déplacer car, pour un certain temps, il n'est pas autorisé à séjourner plus de trois jours dans un même lieu ("Nicht über drei Tage soll ich unter einem Dache bleiben").

Soignant le mal par le mal, on veut par là lui faire regretter puis apprécier la stabilité, on veut créer en lui le désir de se fixer, de s'établir. Mais ces voyages, d'autre part, lui permettent de terminer sa formation, le conduisent à observer sur place les différentes occupations humaines. Toute qualification ne pouvant s'acquérir que dans le milieu où elle se développe normalement, les disciples de l'Abbé sont amenés à voir successivement différentes activités pour leur permettre de les étudier, voire de les acquérir, indépendamment les unes des autres.

Wilhelm voyage à pied, accompagné de son fils Félix, mais celui-ci ne pourra profiter comme son père, de ces nouvelles expériences car il n'a pas reçu, étant enfant encore, la formation systématique et la culture générale de base indispensable. Ce goût des voyages à pied vient de Rousseau qui écrivait (Emile V ; 523) "je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied ; on part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays... je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe partout où un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir... Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore, j'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la nature prodigue à sa vue". Rousseau faisait voyager Emile après qu'il eût pris conscience de son amour pour Sophie, comme Goethe fait voyager Wilhelm après sa décision d'épouser Nathalie. Emile voyage deux années à travers l'Europe, apprenant les langues étrangères, voyant ce qu'il y a de mieux en histoire naturelle, en art, en hommes (Emile p. 605).

Wilhelm, lui, ne quitte pas l'Allemagne; il fait son tour d'Allemagne, comme les compagnons faisaient leur tour de France avant de passer Maîtres, Les voyages sont formateurs, ils sont indispensables et Goethe pense qu'un homme noble ne

peut recevoir sa formation d'un cercle étroit, sa patrie et le monde doivent agir sur lui. (Ein edler Mensch kann einem engen Kreise - nicht seine Bildung danken. Vaterland und Welt muss auf ihm wirken). Si un talent se forme dans le calme, c'est dans le torrent du monde que se trempe un caractère.

Au cours de son pèlerinage à travers les différents milieux sociaux, Wilhelm Meister fait d'abord la connaissance du milieu artisanal, d'une société non encore touchée par la révolution industrielle et qui reste un milieu de traditions solides et d'équilibre. Notre héros rencontre la famille de St Joseph, famille biblique, où tout est symbole. C'est le premier contact de Goethe avec un milieu "adapté" à sa fonction sociale, et Joseph est déjà un "renonçant" qui épanouit sa personnalité dans sa profession même, il trouve le bonheur dans une activité limitée, dans la solidité du cadre familial, base de toute société. Sans le savoir St Joseph applique le conseil de Rousseau (Emile II ; 65). "L'homme est très fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très faible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. Mesurons le rayon de notre sphère et restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile".

Mais cet artisan n'a pas choisi au hasard son métier, il a suivi son penchant naturel, sa vocation propre qui le poussait à devenir charpentier. Ce penchant s'opposait même au désir paternel, de voir son fils lui succéder comme tonnelier, solution qui aurait eu l'avantage de la facilité. Toutefois Goethe estime que l'homme a plus de chance d'être heureux s'il adopte la même profession que son père, y développant alors ses dispositions innées dans un milieu particulièrement favorable où l'initiation est naturelle. Remarquons cependant que Goethe s'était bien gardé de suivre la carrière juridique à laquelle son père, juriste, le destinait.

Nous suivons les différentes étapes de la formation de St Joseph, son apprentissage auprès du charpentier de son village qui travaillait pour tout le pays, ce qui l'amenait à employer plusieurs compagnons et apprentis. Goethe décrit avec

sympathie ce milieu simple de travailleurs manuels utiles à la société, mais non dépourvus d'une certaine spiritualité. Ce menuisier sait allier la beauté à l'utilité, il est artisan et artiste à la fois, menuisier mais également sculpteur, il orne avec art les façades des maisons dont il monte la charpente. Cette union du matériel et du spirituel, de l'activité utile et de l'art est essentielle. Se consacrer à l'Utile en négligeant le Beau conduirait l'Homme à un matérialisme qui ferait de lui un rouage de la Société mais non un Homme digne de ce nom, un être qui domine, maîtrise la matière mais a conscience d'un monde supérieur.

Cet artisan qui limite le champ de son action est dans son domaine un homme complet car il a su développer jusqu'à la perfection le talent réel qui était inné en lui. Goethe distingue les vraies qualités (Eigenschaften und Eigenheiten) des fausses dispositions qui proviennent d'influences (Influenzen) pernicieuses et nous font nous tromper sur nous-mêmes. Le renoncement de St Joseph est un renoncement positif qui lui permet de s'épanouir non en surface mais en profondeur.

Notons que Goethe insiste sur la peinture de ce milieu artisanal qu'il considère comme de première importance : l'artisan et sa famille formeⁿ la cellule de base de la société. Aussi retrouvons-nous ces mêmes artisans lorsque se constituera le groupe des émigrants et des pionniers.

Pourquoi Goethe a-t-il, parmi les artisans, choisi le menuisier? Sous l'influence du Nouveau Testament certes, mais aussi sans doute par une réminiscence de Rousseau qui écrivait dans le livre III de l'Emile (p. 234) "Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison, il tient suffisamment le corps en haleine, il exige ~~de~~ dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie, et dans la forme des ouvrages qu'il détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus". Ce prestige de l'artisan, Platon l'avait déjà souligné : "Je finis donc par aller trouver les gens de métier; si en mon fort intérieur, j'avais conscience pour ainsi dire, de ne rien connaître, je savais bien en revanche, devoir trouver chez ceux-ci des gens connaissant quantité

de belles choses" (Apologie de Socrate 22, 23 Trad. 155).

Goethe a toujours fait preuve d'une admiration certaine, d'un respect profond devant l'artisan. Le "métier" avec sa hiérarchie d' "apprentis", de "compagnons", et de "maîtres", hiérarchie reprise par la franc maçonnerie, est pour lui un symbole de la vie humaine (das Handwerk als solches war ihm in seiner Gliederung vom Lehrling, Geselle, und Meister ein Gleichnis des Menschenlebens im Allgemeinen". K. Muthesius : "Goethe und das Handwerk" p. 58). De là, le rôle important attribué à l'artisanat dans la société idéale telle que la conçoit Goethe dans le Wilhelm Meister , rôle qu'il avait déjà souligné dans la société humaine primitive de Pandora. Goethe voit dans les artisans des hommes parvenus-dans le cercle volontairement limité de leur existence - à une maîtrise parfaite de leurs possibilités, et, par là, à assurer leur existence dans une dignité qui a valeur morale et dans une réelle sérénité. Il rappelle par là Rousseau pour qui, désormais la propriété n'offrait pas de réelle garantie alors que dans un bouleversement social, l'artisan peut compter sur son métier pour survivre. Le métier n'a pas qu'un caractère strict et utilitaire, il s'en dégage un humanisme. Pour Goethe, comme le souligne K. Muthesius (Op. cit. p. 73), le métier permet la réalisation de valeurs intérieures, proprement humaines. Il répond donc au but visé par toute éducation qui se doit de transformer les possibilités de chacun en réalisations et cela à travers l'action, en unissant précisément pensée et action, savoir et oeuvre réalisée. Le "métier" bien conçu permet tout cela. Il laisse à l'artisan sa dignité d'homme à travers son rôle social. Goethe donnera donc, dans l'organisation de la société future (qui sera celle des migrants comme des "colons de l'intérieur"), le pas à la corporation sur la classe sociale. La société sera construite sur les professions (beruflich gegliedert) et c'est dans cette optique que sera conçue la Province Pédagogique.

X

X X

Après avoir séjourné dans la famille de St Joseph, groupe social heureux et épanoui, Wilhelm et son fils reprennent la route et rencontrent à nouveau Jarno, un des Maîtres de la Société de la Tour, devenu curieusement minéralogiste sous le nom de Montan. Ces changements de noms, qui voilent la véritable identité des personnages conformément aux prescriptions maçonniques des "Illuminés", soulignent également le peu d'importance qu'attribue Goethe à ses personnages en tant qu'individus; ils sont avant tout des symboles. Néanmoins, Montan comme Joseph, exerce désormais un métier. Il s'est lui aussi "limité" pour devenir utile, il est dans la ligne du "renoncement".

Félix, qui s'intéresse aux collections de minéraux, pose des questions à Jarno et son père s'étonne des réponses données, qui lui paraissent différentes de celles que l'on donnerait normalement à un adulte. C'est l'occasion d'une parenthèse pédagogique. Jarno donne les raisons des simplifications qu'il apporte à ses réponses : le maître doit savoir se placer au niveau de ses élèves, adapter son enseignement à leurs possibilités intellectuelles : "c'est un devoir de ne dire aux autres que ce qu'ils peuvent comprendre. L'homme entend seulement ce qui est à sa mesure. Fixer l'attention des enfants sur le présent, leur fournir un nom, une désignation, c'est ce qu'on peut faire de mieux. Ils en viennent assez tôt à vouloir connaître les causes. On ne pourrait donner à des enfants de l'âge de Félix que des réponses superficielles et par là inexactes sur la genèse et le but des choses. Or, il vaut mieux ne rien dire que d'enseigner une inexactitude sous prétexte qu'elle serait plus au niveau de l'enfant. L'éducateur n'oubliera pas que l'enfant est enfant et non homme, il tiendra compte des différents paliers de son évolution mentale et l'éducation, en s'adaptant à chaque âge, comme le voulait Rousseau, sera conforme à une pédagogie fonctionnelle. La connaissance grandit par degrés, degrés que le maître ne doit ni négliger ni sauter. Le précepteur sera comme le bon jardinier qui connaît et applique le traitement voulu à chaque phase de l'évolution d'une plante. Goethe revient d'ailleurs souvent sur cette comparaison du pédagogue et du jardinier, de l'élève et de la plante.

Pour lui, tout être vivant se développe selon une même voie, il y a parallélisme des évolutions dans l'unité de la création. L'adulte, quant à lui, prendra conscience de cette loi universelle, car il sera progressivement guidé vers la lumière par le groupe d'initiés responsables qui connaissent, eux, la loi du monde; pour Wilhelm ces initiés sont les membres de la Société de la Tour.

Revenons à la pédagogie : si le maître doit se mettre au niveau de son élève, ce serait une grave erreur de croire que l'on puisse enseigner sans connaître à fond la matière que l'on enseigne. Aussi Jarno décourage-t-il Wilhelm qui aurait volontiers désiré acquérir des rudiments de géologie pour instruire son fils. "Acquérir quelques notions" n'est pas possible, toute connaissance doit être acquise totalement et demande une grande énergie intellectuelle : "Dès que l'on s'attaque à un nouvel ordre d'idée, quel qu'il soit, il faut redevenir un enfant, apporter un intérêt passionné, prendre plaisir d'abord à l'écorce jusqu'à ce qu'on ait le bonheur d'arriver au noyau (Années de Voyage I; 3). Il faut donc, dans chaque discipline, repartir à zéro, se reformer méthodiquement acquérir progressivement les différentes étapes du savoir, avant de devenir apte à enseigner si peu que cela soit de cette discipline. Mais la connaissance ne suffit pas, l'art d'enseigner est indispensable. Dès maintenant apparaît l'idée que, pour Goethe, la pédagogie est un art de spécialiste, qui nécessite d'abord des connaissances solides certes mais parallèlement une technique d'adaptation au niveau des enfants. On ne saurait être pédagogue amateur.

Si l'on ne peut enseigner sans dominer la matière enseignée, sans être devenu un professionnel de l'éducation, Wilhelm le dilettante ne saurait prétendre instruire son fils. "Renonce à ton idée lui conseille Jarno. Il n'y a rien de pire qu'un maître qui sait tout juste ce que ses élèves doivent apprendre. Celui qui veut enseigner peut bien taire la meilleure part de son savoir, mais il ne doit pas se contenter d'une demi-science" (Années de Voyage I; 4)

Rappelons-nous que Goethe accusait certains professeurs de Faculté d'une insuffisante maîtrise de leur domaine. Il découle de cette conception qu'un père ne peut éduquer son fils, Goethe reviendra plus tard sur cette idée. Non seulement un père n'a pas en général les connaissances nécessaires dans les différentes disciplines qu'il lui faudrait enseigner mais d'autre part les relations maîtres/élèves ne sauraient être de même nature que les relations père/fils.

Cette conception de Goethe est diamétralement opposée à celle de Rousseau, qui voyait dans le père, l'éducateur idéal : "Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père... que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre; il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde, car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle (Emile I; p. 22). Rousseau va encore plus loin et récuse tout pédagogue stipendié "Crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ?" (Emile p. 23).

Ces réflexions pédagogiques ont été amenées par l'éveil, chez Félix, d'un vif intérêt pour la géologie. Le modèle de Félix s'intéressant à cette science, Goethe l'a trouvé chez son propre fils Auguste, par contre le "désir de connaître et la soif de savoir (Fragelust, Wissbegierde) faisaient partie des qualités de Fritz von Stein. Goethe lui-même s'intéressera profondément tant aux sciences de la terre qu'aux industries minières. Dans la seconde moitié du XVIIIème, l'Allemagne occupait une place éminente dans la recherche géologique en Europe. L'Académie minière de Freiberg, fondée en 1756, connaissait une renommée mondiale. Ses professeurs jouissaient de facilités pour aller chercher sur place dans l'Erzgebirge les minerais à étudier. Au cours de ses voyages, Goethe avait visité les carrières de granit des montagnes de Bohême, les mines de cuivre du Harz. Mais déjà en 1770, lors de son voyage en Lorraine, Goethe avait étudié les problèmes miniers, et cet intérêt ne fit que croître avec sa passion pour les sciences naturelles.

Où et comment acquérir la maîtrise d'une science ? Jarno, alias Montan, s'est fait mineur pour devenir géologue. Pour lui, en effet, il est nécessaire de se rendre sur place, là où est l'objet que l'on désire étudier. Le rôle du milieu sera donc primordial. De même qu'une langue étrangère ne s'apprend bien que dans le milieu où elle est parlée (Goethe insistera sur ce point de pédagogie des langues vivantes dans la Province Pédagogique), de même la géographie, la géologie, s'acquerront au contact même de la nature, en face de ses paysages, de ses formations rocheuses. En conseillant de s'instruire par les "choses" et non par le mot, l'écrit, Goethe rejoint Rousseau et s'en inspire. "Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides, point d'autres livres que le monde, point d'autres instruments que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire, il ne s'instruit pas, il apprend des mots. Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux. (Emile III, p. 186)

Pour enseigner la géographie, Rousseau rejetait globes, cartes, sphères, mais conseillait de faire admirer la nature, le ciel étoilé. Gotz von Belichingen regrettait déjà que son fils ne fût pas initié à la géographie et aux sciences de la nature de cette manière et qu'il ne reçût qu'un savoir livresque, où le mot remplace l'objet. C'est en voyageant, en parcourant la nature que Wilhelm et Félix vont se cultiver ainsi que le faisait Emile. "Qui est ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse et la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles". (Emile, V p.523).

Mais si on ne veut pas se livrer à un travail d'amateur, de dillettante, il est évident qu'une solide culture générale, scientifique, dans le cas qui nous occupe, est préalablement

nécessaire. Or, ce n'est pas le cas de Wilhelm, encore moins celui de Félix. Wilhelm reconnaîtra assez rapidement son erreur et sera conduit à mettre son fils dans un établissement spécialisé où des pédagogues de profession prendront en mains son éducation.

X
X X

Toute connaissance étant difficile à acquérir, si l'on désire qu'elle soit complète, il sera nécessaire d'étudier pour l'amour de la connaissance et non directement en vue d'une application pratique. Or une étude aussi exclusive ne peut conduire qu'à la connaissance d'une seule branche, elle débouchera sur la formation d'un spécialiste. On peut se demander si tel est bien le but visé par l'enseignement. L'éducation doit-elle développer une seule aptitude, en négligeant la culture générale qui, jusqu'ici, était l'idéal de toute formation ? Faut-il former un homme cultivé ou un spécialiste ? Y a-t-il opposition entre ces deux intentions ? L'enfant, trouvant les débuts faciles, dans chaque discipline serait désireux de se lancer dans toute espèce d'activité (jede Art von Tätigkeit möchte das Kind ergreifen (Années de Voyage I, 4). Mais, si le début de toute science est relativement aisé, les difficultés grandissent progressivement et les derniers échelons sont les plus ardues à gravir et on les atteint rarement ("aller Anfang ist leicht, und die letzten Stufen werden am schwersten und seltensten erstiegen" (Années de Voyage I; 4). Wilhelm prend conscience du choix apparemment nécessaire entre spécialisation et culture générale. Il se demande quel sera le sort de cette culture qui jusque là était considérée comme la meilleure. "On a pourtant considéré comme avantageuse et indispensable une culture étendue à de nombreux domaines. "(Man hat aber doch eine vielseitige Bildung für vorteilhaft und notwendig gehalten". I. 4). Wilhelm peut difficilement renoncer à cet idéal de formation éclectique, qui lui a toujours été cher et qu'il a poursuivi au cours de ses années d'apprentissage. Certes il faut acquérir "des clartés de tout" mais pour former le

terrain, la base sur laquelle s'édifiera la spécialisation. Comme on ne peut se spécialiser dans tous les domaines, il faudra "choisir" "se limiter" obligatoirement pour devenir efficace. "La culture générale, objecte Montan, prépare seulement le domaine dans lequel agira la spécialisation... Notre époque est celle des spécialisations, heureux qui sait le comprendre et oeuvrer dans ce sens tant pour lui que pour les autres" *Vielseitigkeit bereitet eigentlich nur das Element vor, worin der Einseitige wirken kann, dem eben jetzt genug Raum gegeben ist. Ja, es ist jetzt die Zeit der Einseitigkeit wohl dem, der es begreift, für sich und andere in diesem Sinne wirkt.*" 'I; 4) Montan prend un exemple parmi les professions artistiques. Si l'on a travaillé à devenir un excellent violoniste, on trouvera sans difficulté une place dans un orchestre, or la société est comparable à un orchestre où chacun de nous à une place à tenir. "Fais de toi un bon instrument et attends de voir la situation que la société t'assignera de bon gré en son sein."

Une telle conception pourrait conduire à renoncer à toute formation (même spécialisée) mais dont la Société n'aurait pas directement besoin. Goethe ne va pas jusque là. Il ne planifie pas l'éducation en fonction du marché du travail (cette notion ne pouvait prévaloir au début du XIX^e siècle) mais il conseille déjà de choisir une profession utile, recherchée par la société, qui permette l'intégration de l'individu au groupe social auquel il appartient. Montan n'hésite pas à déclarer sans nuance, de son côté, que l'âge de la culture désintéressée, de la formation de l'individu pour sa satisfaction personnelle est révolu. L'homme n'a qu'une route à suivre celle qui fera de lui un citoyen utile, pour cela il lui faudra franchir diverses étapes, et se limiter en choisissant un métier et non une polyvalence superficielle, séduisante peut-être mais inutile. Il faut savoir se borner à une profession, voilà la meilleure solution" (*Sich auf ein Handwerk zu beschränken, ist das Beste*) Le spécialiste trouvera-t-il nécessairement à exercer ses capacités ? La société est-elle prête à l'accueillir ? Pour Goethe, la question ne se pose pas. De toutes façons, l'émigration, soit dans de nouvelles terres allemandes, soit vers l'Amérique, offrira des

possibilités si l'insertion locale vient à poser des problèmes.... L'idée d'un chômage des spécialistes ne saurait être envisagée en ce tournant économique des premières années du 19^e siècle.

La Société va-t-elle devenir un agglomérat de métiers juxtaposés. L'Homme va-t-il se limiter à exercer une technique sans pouvoir s'élever au-dessus d'elle ? Goethe ne pouvait évidemment envisager un tel univers . Il avait trop le sens de l'élite pour ne pas rétablir une hiérarchie. Pour la tête la moins capable, il y aura toujours un métier, pour les meilleurs un art, et le meilleur, lorsqu'il accomplit une activité, les accomplit toutes ou, (pour s'exprimer d'une manière moins paradoxale) dans l'oeuvre qu'il accomplit correctement, il voit le symbole de tout ce qui s'accomplit correctement. "Für den geringsten Kopf wird es immer ein Handwerk, für den bessern eine Kunst, und der beste, wenn er eins tut, tut er alles, oder, um weniger paradox zu sein, in dem einen, was er recht tut, sieht er das Gleichnis von allem was recht getan wird". I; 4). On ne saurait trop insister sur ce tournant décisif de la pensée goethéenne. Par là l'art est réintroduit dans l'activité utile et ainsi se recrée un Humanisme par la perfection du travail accompli. Avant tout, il revalorise le travail en lui donnant une valeur symbolique en l'insérant dans la marche de l'Humanité.

Cette discussion pédagogique entre Wilhelm et Jarno marque donc une étape importante dans l'évolution des idées de Wilhelm sur l'éducation. Notre héros commence à prendre conscience des exigences de la société en matière de formation; il s'oriente vers un tournant décisif pour son avenir qui le fera déboucher sur le primat de l'utilité sociale, mais d'une utilité qui doit être conçue au-delà de la notion de "pratique".

X

X X

Après cette halte pédagogique, Goethe fait assister le lecteur à une nouvelle itinérante, qui conduit Wilhelm à de nouveaux contacts sociaux. Le père et le fils rencontrent un autre milieu artisanal, celui des charbonniers, auprès de qui ils passent la nuit en compagnie de quelques contrebandiers et braconniers dont il est difficile de dire, il faut le reconnaître, qu'ils exercent, eux, une profession à but social. Peut-être Goethe a-t-il voulu simplement donner une description plus complète de la société de l'époque, sans en éliminer a priori les zones d'ombres; de toute façon, il s'agit de pauvres diables, qui cherchent misérablement leur vie. Ils ne sont pas "recrutables" par la Société ne connaissant aucun métier.

X

X X

Cette nouvelle orientation de la culture renonçant à la généralité pour la spécialisation est l'idée maîtresse des Années de Voyage. Il est normal que le héros, formé selon l'ancienne conception, propre au XVIIIème, ne passe pas sans heurt à une vue nouvelle qui sera nécessairement celle du XIXème siècle. Aussi Wilhelm n'admet-il pas sans réserve cette conception contrainte à tout ce qu'il a adoré et il continue à souhaiter, pour Félix, ce qu'il s'était efforcé d'acquérir lui-même, une culture des plus élargies. Il voudrait, déclare-t-il, offrir à son fils une vue plus large sur le monde, que celle que peut offrir un métier borné. (I; 4). Pour lui, l'homme a beau être contraint à une limitation, il ne peut se dispenser de regarder tout autour de lui, et comment pourrait-il comprendre son époque, sans connaître l'origine des choses, s'il ignore, par exemple

les pays d'où proviennent les épices qu'ils voient aux étalages! Jarno n'en voit pas la nécessité mais, compte tenu du besoin de culture générale dont Wilhelm ne peut se débarrasser, il lui recommande pour Félix un établissement spécialisé d'éducation sur lequel nous aurons à revenir, et où l'enfant acquerra conjointement les connaissances de base indispensables et la spécialisation nécessaire.

Wilhelm est enclin à penser que des déplacements constants, de multiples rapports avec les différentes couches sociales peuvent suffire à former un homme puisque c'est ainsi qu'il s'est éduqué lui-même au cours de ses Années d'Apprentissage et qu'il continue à le faire. Jarno le détrompe aussitôt. On ne peut porter des fruits que si l'on jette des racines profondément dans le sol : et il considère Wilhelm comme un bâton de voyageur, doué de la merveilleuse propriété de verdier n'importe où on le place, mais qui ne prend nulle part racine". Or, l'homme doit s'insérer dans un terroir géographique ou professionnel. Aucun corps de métier ni le forestier, ni le jardinier, ni le charbonnier ou le menuisier ne sauraient utiliser ce voyageur qu'est Wilhelm. Cependant, les rapports multiples entretenus par Wilhelm avec des hommes de toutes catégories sociales, de niveaux les plus divers, n'ont pas été inutiles. Dans les Années d'Apprentissage, ils lui ont permis de prendre conscience de la vanité de la vocation qu'il croyait ressentir pour le théâtre en temps que moyen de réalisation de sa personnalité. Dans les Années de Voyage, ces rapports sociaux auront un double rôle : ils lui montreront la nécessité d'une spécialisation dans la société nouvelle, et par là ils enrichiront son expérience, mais aussi, le laissant aller jusqu'au bout de son instabilité innée, ils le conduisent à éprouver de lui-même le besoin d'une situation enfin fixe, stable et c'est spontanément qu'il demande à ses précepteurs l'autorisation de cesser ces perpétuels voyages en même temps qu'il prend l'engagement d'embrasser une Profession utile. Il a atteint le stade de la cristallisation de ses désirs, ce qui est d'ailleurs aussi une forme féconde de renoncement.

En attendant de recevoir l'autorisation de cesser son itinérance, Wilhelm poursuit sa route et va entrer en contact avec un monde nouveau pour lui, celui de la grande propriété foncière. Comme avec Joseph le Menuisier et Montan le géologue, nous demeurons encore dans le monde du XVIII^e siècle. Mais un monde qui déjà commence à évoluer. En effet, l'exploitation que Wilhelm et Félix rencontrent sur leur chemin est des plus importantes. Elle s'étend à l'infini, contient des étangs et des rivières, appartient à un seul propriétaire, mais, à l'opposé des parcs des demeures nobles visitées par Wilhelm dans ses Années d'Apprentissage, cette propriété est destinée non à l'agrément du promeneur oisif, mais à la production maraîchère et fruitière. Le dilettantisme oisif, a cédé la place à l'activité productrice : "un grand jardin, uniquement destiné à la production" (ein grosser Garten nur der Furchtbarkeit gewidmet) planté de nombreux arbres fruitiers (mit Obstbäumen reichlich ausgestattet) partout le paysage s'étend, cultivé et planté (eine unabhsehbare Landschaft reichlich bebaut und bepflanst" I; 4)

Pour donner sans doute un peu de vie au roman, Goethe introduit un épisode curieux. Wilhelm et son fils, en essayant de pénétrer dans la propriété, se trouvent enfermés dans un piège destiné aux maraudeurs. Mais, même dans cette situation peu confortable, Wilhelm ne peut s'empêcher de faire une leçon de morale à propos d'une inscription portée sur le mur "A l'innocent, liberté et réparation, à l'égaré, pitié, au coupable, justice et amendement" (Dem Unschuldigen Befreiung und Ersatz, dem Verführten Mitleiden, dem Schuldigen ahndende Gerechtigkeit" (I; 4). Inscription hermétique et leçon pédante qui soulignent bien le caractère pédagogique de l'ouvrage mais également son esprit symbolique. Heureusement, Félix, endormi, n'écoute pas cet exposé sans rapport avec son âge. Le propriétaire des lieux vient délivrer Wilhelm et son fils. Avec lui, il est fait connaissance avec un nouveau type d'homme appartenant encore à la noblesse mais à une noblesse productive par l'exploitation de ses propriétés foncières.

Ce gentilhomme est un homme bienfaisant, au sens étymologique du mot. Son oeuvre est peut-être teintée de paternalisme, elle n'en est pas moins socialement utile : il suscite, encourage, développe autour de lui, l'activité et le travail productif. Il distribue, soit gratuitement, soit à bas prix les jeunes arbres de ses pépinières. Il ne se borne pas à faire fructifier son bien, il est le moteur d'une activité agricole étendue à la population du voisinage.

Aussi le spectacle qu'offrent les terres entourant le château témoigne-t-il de ce souci de productivité; les jardins d'agrément ont disparu, partout des terres de rapport les ont remplacés. Sur le chemin conduisant au château, Wilhelm, à sa vive surprise, ne rencontre plus, comme il en avait jusqu'ici l'habitude, des jardins à la française, harmonieux, de bon goût, répondant à un souci artistique, mais des rangées d'arbres fruitiers, des champs de légumes, de grandes étendues de plantes médicinales, en un mot tout ce dont on peut avoir besoin dans cet ordre, s'offrait aux regards disposées sur un terrain en pente douce. (I; 5) Ce n'est plus la noblesse oisive ou militaire des Années d'Apprentissage, donnant fête sur fête dans ses différents châteaux de plaisance, se distrayant par des représentations théâtrales mais ne voyant dans le théâtre qu'un divertissement de société. Cette nouvelle noblesse, adaptée aux temps nouveaux, sort de son isolement. Elle est consciente de son rôle social et, si le droit de propriété n'est pas remis en cause, c'est que la propriété profite à la collectivité. La question du sens de la propriété, de sa légitimité était à l'ordre du jour (Saint Simon 1760-1825, dont Goethe avait lu les oeuvres, Balboeuf 1760-1797).

Mais Goethe veut que toute action ait un aspect culturel. Joseph le menuisier ne se contentait pas de l'aspect utilitaire de sa profession, il élevait celle-ci au niveau d'un art, atteignant, par là pour lui-même, une certaine forme de culture. Il en est de même des personnages de l'oncle propriétaire-fermier et de ceux qui l'entourent. Faire fructifier un domaine, aider les habitants de la région à mieux cultiver leur bien, augmenter par là la production est positif. Mais ce genre

d'activité pourrait faire courir à ceux qui l'exercent le risque de se couper de toute vie intellectuelle, de toute réelle culture. Elle pourrait les conduire à sombrer dans un matérialisme, utile certes, mais sans élévation intellectuelle. Pour éviter ce danger, l'oncle et son entourage se passionnent pour la littérature mais chacun a sa spécialité : littératures italienne, anglaise, française, anciens auteurs allemands, littérature allemande contemporaine. Les belles lettres entretiennent la conversation à table. Goethe prend donc grand soin d'unir culture et activité pratique. Si cette dernière seule existait, nous n'aurions plus à faire à un homme complet : tel est le cas du beau frère de Wilhelm, commerçant accompli mais uniquement intéressé par les problèmes du négoce. L'oncle dans son domaine représente un capitalisme bienveillant, humain, et intelligent. Son système économique est philanthropique. Mais propriété et décision appartiennent toujours à un seul. Il paraît difficile de parler ici de renoncement et pourtant nous verrons que la légitimation de la propriété passe par le renoncement à l'égoïsme et par l'exploitation des biens au profit de tous.

X

X X

Le déroulement du récit dans les Années de Voyage est à plusieurs reprises interrompu par des nouvelles tout à fait indépendantes de l'action du roman et qu'il est difficile de rattacher à celui-ci. C'est ainsi que, lors de son séjour au château de l'Oncle, Wilhelm est convié à lire un manuscrit, traduction d'une nouvelle française nous dit-on. C'est l'histoire de "La folle Pélerine", récit qui tend à souligner, assez étrangement d'ailleurs la nécessité du renoncement et par là, se rattache, si l'on veut, à l'idée générale des Années de Voyage. Il est toutefois difficile de considérer cette Nouvelle comme un écrit éducatif, bien qu'elle enseigne,

dans une certaine mesure qu'il faut savoir dominer ses passions. Elle se rattache indirectement à Tasso et à Iphigénie.

X

X X

En visitant le château, Wilhelm découvre encore une fois une maxime que le propriétaire des lieux a fait graver au-dessus d'une porte (Wilhelm avait déjà remarqué en effet une devise semblable sur un des murs de la prison-piège où il s'était trouvé enfermé avec Félix). Cette maxime est assez sybilline dans sa rédaction : "De l'Utile, en passant par le Vrai pour arriver au Beau" ("Vom Nützlichen, durchs Wahre, zum Schönen" (I; 6). Cette formule précise un nouvel idéal de vie, et indique une nouvelle formation de l'homme. La noblesse que rencontre ici Wilhelm est bien différente de celle qu'il avait fréquentée lors de son séjour au château du Comte au cours de ses Années d'Apprentissage. Les nobles devant lesquels les comédiens devaient se produire étaient, nous l'avons vu, de beaux esprits mais futiles, soucieux de plaire aux dames, menant une existence de loisirs sans but, sans utilité, ils constituaient une classe de parasites or cette classe n'a plus sa justification dans la société moderne (cf Lehrjahre III; ch. V et VI).

En se rendant à cheval à un déjeuner champêtre, Wilhelm prend conscience du rôle économique et social de l'exploitation agricole qu'il parcourt. Tout ici repose, certes, sur le seigneur de ces terres, l'Oncle, mais celui-ci a été formé par l'influence des physiocrates et en particulier, nous dit-on, de Filangieri, et du Comte de Beccaria (1738-1794). C'était l'époque où les maximes humanitaires se répandaient partout. (die Maximen einer allgemeinen Menschlichkeit wirkten damals nach allen Seiten". (I;6) Dans un esprit de plus grande utilité.

pratique, l'oncle a transformé la devise "Au plus grand nombre le meilleur" (Den Meisten, das Beste) en "A beaucoup ce qu'ils désirent" ("Vielen das Erwünschte"). L'Oncle est, au-delà de son action sur son propre domaine, l'animateur de la région, il n'hésite pas à faire preuve d'un certain dirigisme, voire un dirigisme certain, car, s'il écoute les désirs de la population, il décide également ce qu'elle devrait désirer. Son oeuvre a pour but de développer l'économie de la région, en particulier de relever le niveau de vie des régions montagneuses avoisinantes. Il fait preuve d'un réel sens social et agit en promoteur d'une véritable économie régionale, faisant vendre par des colporteurs les produits agricoles de ses domaines jusque dans les vallées les plus reculées. Des appréciations paternalistes ne manquent pas : aucun enfant de la montagne ne doit manquer de cerises ou de pommes dont il a, bien normalement, envie, de même la ménagère devra pouvoir ajouter aux pommes de terre, choux et betteraves. L'Oncle a lui-même organisé le service des transports en instituant, depuis déjà de nombreuses années, un corps de transporteurs, composé d'hommes et de femmes faisant la navette entre le domaine du producteur et les consommateurs montagnards. Il n'y a pas autarcie, car l'importation de produits étrangers n'est pas négligée, du moins celle des produits utiles, en particulier le sel et les épices, qui sont stockés dans des bâtiments appropriés. Par contre, l'Oncle laisse à d'autres l'importation et le commerce du tabac, de l'eau de vie et des articles de fantaisie, dont l'acquisition n'est pas une nécessité et pour lesquels on trouvera toujours assez de trafiquants.

La lecture d'une nouvelle maxime amène Wilhelm à aborder le problème de la justification de la propriété, problème qui avait déjà été évoqué et que Goethe considère comme capital. S'inspirant de l'habitude des Orientaux d'inscrire sur les murs des versets du Coran, l'Oncle a fait écrire deux mots qui paraissent à Wilhelm inconciliables dans leur rapprochement : "Propriété et Communauté" (Besitz und Gemeingut p. 68) les deux concepts semblent en effet s'exclure (heben sich diese

beiden Begriffe nicht aus ?") L'explication est fournie à Wilhelm : la propriété est légitime mais ne se justifie que dans la mesure où elle est au service de la collectivité : chacun s'efforce d'améliorer, de conserver, de développer le bien dont la nature ou le hasard l'a fait propriétaire, il tâche de s'étendre aussi loin que possible et y emploie toutes ses ressources. Mais il se demandera sans cesse comment en faire profiter les autres, car ce n'est que dans la mesure où les autres profitent de leurs biens que les propriétaires sont estimés, et que leur droit de propriété se justifie. Par contre, tout propriétaire social ne saurait voir ses droits remis en question. Goethe est bien loin de considérer la propriété comme un vol, et il est plus conservateur que révolutionnaire.

Ce principe n'est pas seulement applicable aux propriétaires fonciers. Les Chefs d'Etat doivent aussi l'observer. Nous ne sommes pas éloignés d'une apologie du "despote éclairé" Il appartient au Prince de favoriser et de stimuler l'activité de chacun et on ne l'honorera que dans la mesure où il partagera pour ainsi dire sa puissance absolue en favorisant son peuple. On comprend quels mobiles ont pu pousser Goethe à s'intéresser à son rôle de Ministre et à faire preuve dans ce domaine (normalement étranger à un poète) d'une grande activité. Mais il est vrai que pour Goethe, l'artiste est dans le même cas : lui aussi possède et fait partager, qu'il soit poète, musicien ou peintre. Tous sont des promoteurs sociaux, tous œuvrent pour la société globalement considérée.

Le "possédant" devient donc en quelque sorte le "gestionnaire" de son propre bien au service d'autrui, mais il en demeure le seul propriétaire ; la base de l'action sociale reste la notion de propriété et Goethe, sur ce point, est affirmatif, il fonde tout son système social sur le respect de ce droit. "L'homme a le devoir de tenir fermement toute propriété qui est la sienne, le droit d'en faire le centre d'où pourra dériver le bien commun ; il faut qu'il soit égoïste pour ne pas donner dans l'égoïsme, qu'il conserve afin de pouvoir dépenser. A quoi bon donner ses biens et ses richesses aux pauvres ? N'est-il pas plus louable de se considérer comme leur intendant ?

Voilà le sens de ces mots "Propriété et Communauté". Personne ne doit toucher au capital ; les intérêts jetés dans la circulation appartiendront tôt ou tard à chacun" ("Jede Art von Besitz soll der Mensch festhalten, er soll sich zum Mittelpunkt machen, von dem das Gemeingut ausgehen kann ; er muss Egoist sein, um nicht Egoist zu werden, zusammenhalten, damit er spenden könne. Was soll es heissen, Besitz und Gut an die Armer zu geben ? Löblicher ist, sich für sie als Verwalter betragen. Dies ist der Sinn der Worte "Besitz und Gemeingut". das Kapital soll niemand angreifen, die Interessen werden ohnehin im Weltlaufe schon jedermann angehören. (I; 6).

Il ne relève pas de cette étude de justifier ou de critiquer cette conception. On peut admettre qu'elle représente un progrès considérable par rapport au despotisme éclairé, sans toutefois s'orienter vers une solution de type socialiste.

Indirectement, Goethe opte par sa conception du droit de propriété, pour la stabilité sociale, l'ordre établi, il s'efforce seulement de le justifier en le rendant plus équitable mais sans toucher au fondement même du droit de propriété qui reste sacré. Il est dans ce domaine nettement plus conservateur que Rousseau. Si ce dernier admettait que, "dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne", ce qui représente un fâcheux déterminisme dans l'orientation des élèves, il mettait nettement en garde ceux qui croyaient à la pérennité du système social établi. "Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder votre enfant. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions (Emile III). Les prévisions de Rousseau s'étaient en partie confirmées sans que, toutefois, la Révolution française ait réellement mis en cause le droit de propriété (sauf en ce qui concernait la noblesse et le clergé). Goethe, bien qu'ayant connu lors de la rédaction des "Années de Voyage" la Révolution Française, ne pouvait prévoir l'évolution de ce droit au XIX^e siècle ni pressentir la doctrine de Karl Marx bien qu'il n'ait

été séparé que par quelques décades de la parution du "Manifeste du Parti Communiste (1848) et de celle du Capital (1867).

Cependant, Goethe, lorsqu'il souligne le rôle social que doit avoir la propriété foncière, rejoint Rousseau, qui écrivait "L'homme et le citoyen quel qu'il soit n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse ou le public en jouit avec lui. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive. Dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paie que de son bien..." Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole... Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon (III).

Le personnage de l'Oncle nous est présenté comme un pionnier qui, à l'inverse du courant général, est revenu d'Amérique pour oeuvrer en Allemagne, patrie de son grand-père. Il a, pour ainsi dire, fondé sur place, en Europe même, une colonie, une société originale et fermée de style patriarcal, à base religieuse, économique et sociale. A Langguth dans "Goethe écrivain pédagogue (G. als pädagogischer Schriftsteller p. 29) écrit, à ce propos, que dans Wilhelm Meister qui offre tant de points de comparaison avec Faust, le même but est atteint, par un tout autre chemin : la régénération de l'Allemagne vient de l'Amérique du Nord. Le passage de Wilhelm sur les terres de l'Oncle l'a enrichi d'une nouvelle expérience. Après son contact avec l'artisanat il a pris conscience, maintenant du rôle social de la grande propriété. La notion d'ensemble de la société, avec ses règles, ses lois, les devoirs et les droits qu'elle implique, commence à lui apparaître de plus en plus clairement. Wilhelm sent désormais qu'il appartient à chacun de jouer un rôle actif dans la société qui l'entoure, non pour le plaisir égoïste et finalement vain de développer sa propre personnalité pour elle-même, mais pour occuper utilement la place que la société vous assigne, en tant que simple rouage d'un grand ensemble. L'éducation

formera donc l'individu à jouer sa partition dans l'orchestre social sans qu'il soit question de mettre en cause l'organisation même de cet orchestre.

X

X X

Cette conception du rôle social de chaque individu, rôle qui valorise et justifie son existence, avait déjà été souligné par Platon. Mais Platon était plus "dirigiste", pour employer une terminologie moderne, que Goethe, car il faisait passer l'intérêt de l'Etat avant celui de l'individu même pour le choix de la profession. "Au cordonnier nous interdis~~ons~~ d'entreprendre de se faire simultanément cultivateur, ou tisserand ou maçon, rien d'autre que cordonnier afin que nous ayons du beau travail de cordonnerie. A chacun des autres professionnels nous attribu~~ons~~ de même une tâche distincte, celle à laquelle l'avait prédestiné sa nature individuelle sur laquelle sans se donner loisir d'aucune autre, il est destiné à travailler sa vie durant, de bonne manière, évitant de laisser passer le bon moment (République II). Pour Goethe la société n'a pas à imposer le choix de la carrière à l'individu. Si celui-ci a acquis la spécialisation qui le qualifie, il trouvera toujours à s'employer. La société industrielle et technique n'étant, à cette époque, qu'à ses débuts, il ne saurait être question de planifier la formation ni d'imposer une orientation à un enfant. Il suffit d'en faire un être utile car le temps du dilettantisme est révolu et le touche-à-tout n'a plus sa place.

Après ce bain dans le domaine du matériel et du pratique, Wilhelm va rencontrer dans un autre château un personnage diamétralement opposé à l'Oncle, une femme extraordinaire, dont il avait déjà eu l'occasion de lire les Mémoires sous le titre de "Confessions d'une belle Ame", au cours de ses Années d'Apprentissage. Makarie "la Belle Ame" est parvenue à un tel degré de pureté, qu'elle n'appartient presque plus à l'Humanité. Elle peut être comparée à un astre, en rapport direct avec le système solaire, avec lequel elle est appelée à se confondre. Nous avons eu l'occasion de voir que la lecture des Confessions de cette belle Ame n'avait pas apparemment eu sur Wilhelm d'influence notoire. De même la rencontre de la personne physique de Makarie ne suscite chez lui aucun changement de comportement. Peut être est-il trop loin de la pensée mystique, et déjà trop orienté vers l'action pour tirer profit de ce contact intellectuel. Il sent toutefois que Makarie approche l'ordre universel, qu'elle y a sa place et que par là elle s'est réalisée, comme dans une certaine mesure le vicaire savoyard auquel Rousseau prête ces paroles : "Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de ses volontés aux miennes et par le bon usage de ma liberté; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir un jour moi-même de cet ordre et d'y trouver ma félicité, car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien". Makarie ne fait pas partie du directoire qui est à la tête de la Société de la Tour mais elle incarne indirectement leur idéal; elle est le symbole de l'Unité du monde. Elle est le "divin" au coeur de la création terrestre, sorte de soleil spirituel autour duquel tout gravite. Wilhelm ne se situe pas à un niveau suffisamment élevé pour apprécier le rôle de Makarie qui relève d'une sorte d'astrologie morale, représentant la Weltfrömmigkeit, la piété universelle. Goethe a toujours été intéressé par l'aspect mystérieux des choses. Il suivait avec intérêt les manifestations du magnétisme, les expériences de télépathie, de double vue, de divination. Le 7 octobre 1827 il écrivait à Eckermann : Nous marchons tous à tâtons parmi des mystères et des miracles. Les personnages de Mignon, du Harpiste, de Makarie, relèvent en partie de ce goût pour l'irrationnel.

En même temps qu'il fait la connaissance de Makarie, Wilhelm rencontre un astronome qu'il peut mieux comprendre que Makarie et qui lui révèle les beautés du ciel. Il admire du haut d'une tour qui sert d'observatoire la voûte céleste et cette contemplation le conduit à quelques réflexions philosophiques : l'homme fait partie de l'Univers, il est un élément de cet ensemble, il y a en lui quelque chose de cet ordre universel, une partie du divin, un centre, un foyer de pureté. "Et même s'il t'est difficile de découvrir ce foyer dans ton coeur, tu le reconnaîtras à l'influence heureuse et bienfaisante qui en rayonne, et témoigne de sa présence". ("Und selbst wenn es dir schwer würde, diesen Mittelpunkt in deinem Busen aufzufinden, so würdest du ihr daran erkennen, dass eine wohl wollende, wohltätige Wirkung von ihm ausgeht und von ihm Zeugnis gibt" (I; 10).

Assez curieusement, Wilhelm se déclare hostile aux instruments d'optique permettant de mieux observer les astres. "J'ai constaté au cours de ma vie et en général que ces instruments qui viennent en aide à nos sens n'exercent aucune influence morale heureuse sur les hommes. Celui qui regarde à travers des verres, se croit plus intelligent qu'il n'est, car il n'y a plus équilibre entre les possibilités de ses sens et ses possibilités de jugement... Chaque fois que je regarde à travers une lunette, je suis un autre homme et ne me plaît pas à moi-même. Je vois plus que je ne devrais voir et le monde perçu avec plus d'acuité n'est plus en harmonie avec mon être. (I. 10) Curieuse position à une époque où les progrès de l'optique permettaient d'importantes découvertes astronomiques. Sans doute la position de Goethe se justifie-t-elle par le désir de laisser l'homme en contact direct avec la Nature, le même contact pour tous, homme de la rue ou savant.

De même n'est-il fait aucune allusion au rôle des mathématiques en astronomie. Goethe n'a jamais soupçonné la place qu'allaient occuper les mathématiques dans le monde moderne, pour lui la physique et les sciences de la nature restaient étrangères au raisonnement mathématique et n'obéissaient pas à ses lois. Les progrès des mathématiques, de l'algèbre et de

la géométrie à cette époque, ne semblent pas l'avoir intéressé alors que le nombre de mémoires et de périodiques traitant des mathématiques se multipliaient en Europe. Nous aurons même l'occasion de souligner l'absence d'enseignement de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie dans la Province Pédagogique. Position à contre courant des réformes alors apportées dans certains établissements scolaires en faveur de cette discipline. Dans ce domaine, il faut remarquer que Basedow lui non plus, n'avait pas saisi la portée des mathématiques puisqu'il leur attribuait une importance curieusement expliquée par le fait qu'elles donnent du mouvement à l'enfant, le faisant beaucoup parler et favorisant l'étude du Français et du Latin !

Dans ce même château où Wilhelm a rencontré Makarie et l'astronome, fonctionne une institution pour jeunes filles. Nous examinerons ultérieurement à l'occasion des Affinités Electives les idées de Goethe sur l'éducation des Filles.

X
X X

Wilhelm a ensuite une mission à remplir dans une ferme de moyenne importance. Il visite cet établissement agricole sous la conduite du fermier : celui-ci est propriétaire de sa terre et la cultive lui-même avec intelligence, semant et plantant à l'endroit voulu, entreprenant toute chose avec mesure. Ce fermier domine son métier, il est en effet capable non seulement de fournir un bon travail, de valeur, mais aussi d'expliquer clairement les raisons des différents travaux qu'il accomplit donnant cette illusion, que l'on éprouve devant un Maître, de croire que tout est facile entre ses mains, car par l'importance limitée de son

exploitation, ce fermier se rattache au monde des artisans plus qu'à celui des grands propriétaires. De même que St Josep savait s'élever au-dessus de son métier et atteindre une certaine forme d'art, ce cultivateur ne se borne pas à bien cultiver sa terre, il est capable de prendre en face de son travail un certain recul, qui lui laisse l'esprit libre et lui permet de jouer avec son métier : "Heureux celui qui sait se faire un jouet de sa profession qui finit par jouer avec elle, et prendre plaisir à ce que son état lui impose comme devoir". (Glücklich ist der, dem sein Geschäft auch zur Puppe wird, der mit demselbigen zuletzt noch spielt und sich an dem ergötzt, was ihm sein Zustand zur Pflicht macht" (I; 11). Wilhelm est donc une nouvelle fois - après sa rencontre avec le Charpentier Joseph-en face d'un artisan artiste, d'un homme qui a su dans une certaine mesure idéaliser son travail manuel

X

X X

Si Wilhelm continue sa formation au contact de ces différents milieux, il s'inquiète de l'éducation de son fils Félix, mais ne sait, c'est un peu son habitude, quelle résolution prendre à son sujet. Il désirerait ne pas se séparer de son enfant malgré les inconvénients de sa vie errante, persuadé que le père est le meilleur précepteur qu'on puisse souhaiter et qu'un fils ne se développe nulle part mieux qu'en présence de son père (I; II). Mais son ami et mentor, Leonardo, s'empresse de le détromper. Déjà, Jarno l'avait mis en garde contre l'insuffisance de ses connaissances, insuffisance qui le rendait incapable d'instruire valablement son fils. Leonardo insistera davantage sur les rapports maître/élève qui ne peuvent et ne doivent pas être - contrairement à l'avis de Rousseau pour qui le père est le meilleur des

précepteurs - ceux de père à fils. Léonardo déclare à Wilhelm que c'est une douce erreur des parents de se croire capable d'éduquer leurs enfants car un père garde toujours une sorte de despotisme dans ses relations avec son fils; il ne voit pas ses qualités et se félicite de ses défauts ; c'est pourquoi les Anciens avaient coutume de dire que les fils de héros deviennent des vauriens (Années de Voyage I; II). Goethe sera lui aussi personnellement au clair sur ce point, ses efforts pour éduquer son fils n'ayant pas, nous l'avons vu, été couronnés de succès et c'est avec une certaine amertume que Goethe doit écrire ses lignes autobiographiques et à l'avance désabusées. L'éducateur ne sera donc pas le père. D'autre part, ce ne saurait être une sorte d'ami, encore moins un camarade, il doit avant tout susciter l'admiration, le respect, il doit être révéré sans restriction (dass man ihn unbedingt verehren kann). En repoussant la notion de rapports amicaux, Goethe demeure traditionnaliste et assez peu moderne.

Leonardo conseille à Wilhelm de s'adresser à un de ses amis qui l'orientera vers un établissement spécialisé dans l'éducation des jeunes gens. Cet ami est un collectionneur, intéressé par la pédagogie, qui débite à Wilhelm une série de maximes. Il ressort des conceptions pédagogiques de ce personnage que le but de toute éducation valable ne saurait être désormais de former un dilettante superficiellement polyvalent par sa culture générale. Il faut avant tout former un homme utile à ses semblables; la formation d'un tel homme passe nécessairement par certaines étapes, la première sera le métier, le métier est la base de toute formation. Toute existence, toute activité, tout art, doit être précédé par le métier. Or, on n'acquiert celui-ci qu'à la condition de se limiter. Car "Bien savoir et bien faire une chose, mène plus loin que d'en faire cent à moitié". "Eines recht wissen und ausüben gibt höhere Bildung als Halbheit im Hundertfältigen". (I; 12). A. Langguth dans sa "Pédagogie de Goethe" p. 193 souligne qu'une bonne pédagogie est exactement le contraire d'un bon savoir vivre. Dans la société, en effet, on ne doit s'attarder sur rien, dans l'enseignement, par contre, le premier commandement serait de lutter contre toute dispar-

sion". ("die gute Pädagogik ist gerade das Umgekehrte von der guten Lebensart. In der Gesellschaft soll man auf nichts verweilen, und bei dem Unterricht, wäre das höchste Gebot, gegen alle Zerstreung zu arbeiten).

Là où on conseille à Wilhelm de placer son fils, on prendra soin de séparer les différentes options, et de rechercher l'orientation profonde de l'enfant et non ses désirs superficiels et divergents, on lui épargnera par là des essais malheureux qui ne lui feraient que perdre du temps en l'éloignant de sa vraie voie. "Là où je vous adresse, toutes les activités sont séparées, les élèves sont étudiés pas à pas, on reconnaît ainsi où les porte leur nature profonde même si des désirs désordonnés le poussent tantôt ici tantôt là. Des hommes expérimentés amènent discrètement l'enfant à découvrir ce qui lui convient, ils abrègent les détours qui éloignent, souvent avec son assentiment, l'homme de son vrai chemin. "Da, wo ich Sie hinweise, hat man alle Tätigkeiten gesondert; geprüft werden die Zöglinge auf jedem Schritt; dabei erkennt man, wo seine Natur eigentlich hinstrebt; ob er sich gleich mit zerstreuten Wünschen bald da, bald dorthin wendet. Weise Männer lassen den Knaben unter der Hand dasjenige finden, was ihm gemäss ist, sie verkürzen die Umwege, durch welche der Mensch von seiner Bestimmung, nur allzu gefällig, abirren mag." (I; 12). Ces pédagogues avisés, ces spécialistes de leur art guideront Félix, ils seront semblables au précepteur d'Emile et comme lui accéléreront sa formation en lui évitant des erreurs de route. Mais ce seront des spécialistes de la Pédagogie, ce que le précepteur d'Emile n'était pas. Avant tout, ils rechercheront le développement de la nature profonde de l'élève. Principe capital. Nous retrouvons ici encore la loi universelle qui régit le développement de chaque être en conformité avec son destin originel. Celui-ci en aucun cas ne saurait être modifié, car l'Homme, comme l'animal ou la plante suit dans sa croissance des règles immuables qu'il porte en lui.

X

X X

Il est certainement urgent en effet de placer Félix en de bonnes mains. Son père parle fréquemment de pédagogie et disserte volontiers sur les mérites des différents systèmes d'éducation, mais il agit fort peu pour l'éducation de son fils, on pourrait presque dire que père et fils font l'école buissonnière et Félix semble même ne pas savoir lire. Félix qui est apparu à l'âge de trois ans dans le roman est certes entretenu par son père mais non éduqué. C'est un heureux petit sauvage. Dans les Années d'Apprentissage, il apparaît comme parfaitement mal élevé, et les "sottises" qu'il commet ne se comptent pas : il boit à la bouteille, jette ses jouets, prend avec sa main les aliments dans les plats. Pratiquement, il s'élève tout seul. Malgré tout, un certain besoin de savoir, un intérêt pour la lecture par exemple commence à s'éveiller en lui. Félix et Mignon essaient de s'instruire l'un l'autre dans le désœuvrement où ils sont laissés. Félix s'isole parfois dans un coin avec un livre qu'il prétend étudier, bien qu'il ne sache pas encore ses lettres. (Années d'Apprentissage VIII, I;). Depuis, Félix a grandi mais il ne semble pas qu'il ait beaucoup appris n'ayant jamais reçu de vraies leçons d'un éducateur ou d'une quelconque école. Dans les Années d'Apprentissage, Wilhelm ne manquait pas de remarquer combien inculte était l'esprit de son fils mais il n'en tirait aucune conclusion positive, aucune résolution ferme, exprimant seulement quelques regrets d'avoir autant négligé l'instruction de son fils, comme il avait négligé également celle de Mignon. Wilhelm, conduit par son égocentrisme a été avant tout préoccupé de sa formation. Encore peut-on se demander ce que serait celle-ci sans l'action dirigiste de la Société de La Tour.

Aux yeux d'un éducateur d'aujourd'hui, Félix a perdu certes beaucoup de temps. Mais Rousseau conseillait d'attendre que l'enfant ait le désir d'apprendre à lire, pour lui enseigner la lecture et prétendait qu'il suffisait de susciter ce désir, cet intérêt. "On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes ^{pour} apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes, on fait de là chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ?

Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tout cela, et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez-là vos bureaux et vos dés, toute méthode lui sera bonne". (Emile p. 116). Platon déjà exprimait un avis semblable "Quand les parents envoient leur enfant chez un maître, ce que, par dessus tout et de beaucoup, ils recommandent à celui-ci, c'est de veiller à la bonne conduite de l'enfant, plutôt qu'à ses progrès pour lire et écrire ou pour jouer de la cithare" (Protagoras 325 026 Traduction p. 93). Mais, hélas, Wilhelm ne s'est pas plus soucie d'enseigner à son fils les bonnes manières que les rudiments de la lecture ou du calcul.

Nous avons vu qu'il a fait quelques efforts sans suite réelle pour éduquer lui-même Félix mais il a été découragé et a abandonné l'intention d'être le précepteur de son enfant. C'est donc "en pension" mais dans une pension fort originale que Félix va être instruit et éduqué.

Les deux premiers chapitres du Livre II des Années de Voyage sont consacrées à la visite commentée de cet établissement d'éducation idéale, appelé par Goethe le "Province Pédagogique". Félix y recevra une éducation moderne, dirigée, orientée vers la vie pratique et sociale. Cette "Province Pédagogique", donnée par Goethe lui-même comme utopique n'en renferme pas moins le "testament pédagogique" de Goethe pour ainsi dire. Nous l'étudierons en détail au chapitre suivant. Retrouvons pour le moment Wilhelm, à la sortie de la Province Pédagogique où il a quitté son fils le confiant enfin aux soins des pédagogues expérimentés.

X

X X

Goethe interrompt une nouvelle fois le déroulement déjà fort sinueux du roman pour insérer une nouvelle "L'Homme de 50 ans" (der Mann von fünfzig Jahren)". Goethe prie le

lecteur d'excuser cette assez longue parenthèse, annonçant qu'à la fin il constatera que les personnages de la nouvelle sont en étroite liaison avec ceux qu'il connaît déjà. Précaution nécessaire car incontestablement ces nouvelles rompent l'unité du roman. Dans l'"Homme de cinquante ans", le renoncement est présenté comme l'une des principales lois de la vie morale. C'est là le seul fil qui relie cette nouvelle à l'ensemble du roman.

X

X X

A maintes reprises, dorénavant, les héros des Années de Voyage se déclareront membres de l'Ordre des Renonçants". Mais renoncer n'est pas, pour eux, opter pour l'immobilité, abandonner tout espoir de progrès, toute recherche d'un idéal. Renoncer conduit à l'opposé d'une méditation oisive et découragée, c'est savoir se limiter pour mieux agir, sacrifier l'étendue à la profondeur. Leonardo, dans une lettre à Wilhelm, souligne le primat de l'action. "Agir sans paroles", tel doit être désormais le mot d'ordre. On ne doit plus avoir d'autre pensée que celle de progresser... "La méditation nostalgique doit disparaître devant l'action et le travail ... Là où il y a suffisamment à faire, il n'y a plus de place pour la contemplation." Die Sehnsucht verschwindet im Tun und Wirken ... wo genug zu schaffen ist, bleibt kein Raum für Betrachtung". II; 7). Leonardo se lance dans l'action, il va créer, comme Faust, à la fin de sa vie, une nouvelle terre, une nouvelle cité. Pourquoi Goethe imagine-t-il cette nouvelle société ? Après l'effondrement de la domination napoléonienne, il était inévitable que les grands

esprits se penchent sur les problèmes posés par la reconstruction de l'Allemagne et de l'Europe. Goethe semble souhaiter une société fermée, assez moyennageuse d'aspect, avec ses artisans groupés en corporations toujours dirigées par la noblesse mais une noblesse de nouveau style = une élite qui a su comprendre les nécessités d'un monde nouveau.

L'abbé trace à Wilhelm les grandes lignes de cette oeuvre qui consiste en la mise en valeur d'une partie des terres que l'oncle ^à concède et qui deviendront fertiles par l'irrigation, grâce au creusement d'un canal. Ces terres seront colonisées par l'arrivée de tisserands, de maçons, de fileuses, de charpentiers, de forgerons qui y établiront leurs ateliers. On retrouve ici l'intérêt porté par Goethe à l'artisanat. Cette vaste entreprise répond à une nécessité sociale, géographique et historique car les populations de la montagne n'ont plus de travail et se plaignent d'un manque de nourriture dû à la fois au chômage causé par l'introduction de la mécanisation et à la surpopulation.

Toutefois, ici encore, on ne se bornera pas à l'aspect matériel de la vie dans cette nouvelle province, le travail sera embelli par l'art, car l'art ne saurait être éliminé : il a une place, une place nécessaire dans cette civilisation naissante : "Les arts sont le sel de la terre; de même que le sel est nécessaire dans les aliments, les arts sont nécessaires dans le travail technique. (die Künste sind das Salz der Erde; wie dieses zu den Speisen, so verhalten sich jene zu der Technik." II; 7). Toutefois, cette comparaison avec le rôle du sel dans les aliments souligne l'aspect parallèle de l'art dans l'action. Il ne saurait devenir envahissant ni être considéré comme le but même de l'activité. "Nous ne prendrons à l'art, ajoute l'Abbé, que juste ce qu'il faut pour que le goût ne se perde pas dans les métiers. ("Wir nehmen von der Kunst nicht mehr auf als nur, dass das Handwerk nicht abgeschmachtet werde". p. 242). Assez curieusement

il appartiendra à la Province Pédagogique de fournir ces artistes ; en fort petit nombre mais de réel talent. ("tüchtige Künstler, nur sehr wenige" p. 242) Nous retrouvons ici cet apport indispensable de l'art à l'artisanat, que nous avons trouvé chez St Joseph le Menuisier.

Dans cette société nouvelle quelle sera la place de l'enseignement ? Il aura à fournir les hommes instruits mais ne sera pas directement intégré dans ce nouveau milieu, ^{qui} tout entier tourné vers l'action, ne peut s'occuper lui-même d'éduquer la génération suivante. Aussi laissera-t-il ce soin à d'autres, tout en restant en liaison étroite avec ces spécialistes de la formation. "En somme, une entente durable avec cet établissement, la Province Pédagogique, nous sera éminemment utile et nécessaire. Nous sommes voués à l'action, nous ne pouvons nous consacrer à l'éducation, mais notre devoir suprême est d'attirer à nous tous ceux qui ont de l'instruction". (Im ganzen wird zu jener pädagogischen Anstalt uns eine dauernde Verbindung höchst nützlich und nötig werden. Wir müssen tun und dürfen ans Bilden nicht denken; aber Gebildete heranzuziehen ist unsre höchste Pflicht. II; 7.) Cette société n'envisage donc pas d'emmener avec elle des pédagogues ni à plus forte raison d'en former. Nous aurons à revenir sur cette discrétion de Goethe à l'égard de la formation des éducateurs. Il se borne à réclamer des éducateurs spécialisés, des "professionnels" mais ne s'intéresse pas à la manière de les former.

X

X X

Il s'écoule quelques années, bien que le nombre n'en soit pas précisé, avant le retour de Wilhelm à la Province Pédagogique où il vient retrouver son fils, assez curieusement devenu éleveur de chevaux. On aurait pu espérer

une situation socialement plus élevée pour le fils du héros du roman. Peut-être Goethe a-t-il voulu par là souligner qu'il n'y a point de sot métier et que l'utilité sociale entre seule en considération. Les Autorités de la Province invitent Wilhelm à assister à une fête des mineurs où il retrouve Jarno-Montan et participe à une discussion entre neptunistes et volcanistes. On sait combien Goethe s'était passionné pour cette controverse scientifique alors à la mode. Montan, en tant que spécialiste, anime le débat, mais en tant que sage, ne prend pas parti, il fournit même alternativement des arguments aux deux partis opposés qui finissent presque par en venir aux mains. (p. 262). Wilhelm ne comprend pas l'attitude - pour lui ambiguë - de Jarno et celui-ci lui explique qu'une seule chose compte penser et agir, agir et penser. L'homme devra toujours s'efforcer de passer de la pensée à l'action et de soumettre ensuite celle-ci à la pensée. Penser et agir, agir et penser, est la source de toute sagesse, cela a été reconnu de tout temps et pratiqué mais tout le monde ne sait pas voir. L'un et l'autre doivent éternellement alterner leur effort dans la vie. Goethe compare ce mouvement alterné à l'aspiration et l'inspiration, car l'un ne devrait jamais aller sans l'autre, de même que la question appelle la réponse. "Celui qui se fait une loi de ce que le génie de la raison humaine murmure à l'oreille du nouveau-né, soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action celui-là ne se trompera jamais, et, s'il se trompe, il se retrouvera bien vite sur la bonne voie". (Wer sich zum Gesetz macht, was einem jeden Neugeborenen der Genius des Menschenverstandes heimlich ins Ohr flüstert, das Tun am Denken, das Denken am Tun zu prüfen, der kann nicht irren, und irrt er, so wird er sich bald auf den rechten Weg zurückfinden". II; 9). Cette conception curieuse enlève normalement tout intérêt à la recherche désintéressée et explique peut-être le manque d'attention de Goethe pour les mathématiques, dont il ne voyait pas la liaison avec les autres sciences et l'impact sur l'action.

A la lumière de ce principe, Wilhelm examine sa propre vie. Il est naïvement persuadé d'avoir toujours agi en conformité avec cette maxime d'action et d'être parvenu à traverser une suite d'erreurs sur le chemin de la découverte de sa véritable destinée, par le choix d'une profession où il s'épanouit. Il est permis au lecteur de douter de la valeur de cette affirmation car, jusqu'ici, la part de l'action dans la vie de Wilhelm est demeurée des plus réduites et le héros a nettement plus pensé qu'agi. Il semble même que très souvent, même s'il l'ignore, la Société de La Tour a agi, voire pensé, pour lui.

X

X X

Si l'homme doit penser et agir, agir et penser, encore faut-il qu'il choisisse un domaine particulier pour sa pensée et son action. Ce problème de choix est celui que, à notre époque, nous appelons l'orientation, d'abord scolaire puis professionnelle. Nous verrons que, dans la Province Pédagogique, les élèves sont observés d'abord, avant qu'on les oriente vers la profession la mieux adaptée à leurs qualités innées. Dans une lettre à Nathalie, Wilhelm s'interroge sur cette nécessité d'un choix pour la carrière et par conséquent, pour la vie de tout individu. Il sera difficile de discerner la vraie vocation, c'est-à-dire celle qui correspond à la fois à la nature profonde de l'individu et à un besoin de la société contemporaine. Wilhelm en est un exemple; le plus souvent guidé par son sens inné de l'imitation et les facilités que cette solution offre, l'enfant sera souvent tenté d'embrasser la profession de son père : le don d'imitation paraît inné chez l'homme. Dès la plus tendre enfance, le jeune enfant cherche à imiter, à reproduire les gestes de ceux qui l'entourent. Il sera donc

naturellement amené à vouloir faire ce qu'il voit fait par ses proches. Aussi semble-t-il naturel que le fils soit amené à souhaiter exercer la profession paternelle. Le tout semble réuni, une faculté peut être innée (ce qui malgré tout n'est pas prouvé) mais surtout une connaissance progressive et raisonnée du métier. On peut penser que l'homme qui a trouvé le moyen d'exercer sa profession sans quitter le niveau familial sera des plus heureux. Tel est l'avis de Goethe, qui s'appuie avant tout sur le postulat, fort discutable, que le fils dispose héréditairement des dispositions de son père et que ces caractères innés lui facilitent le choix du même métier. Cette sorte de préorientation, à base plus ou moins héréditaire, tout au moins familiale, peut à la rigueur être admissible dans une société statique mais elle bloquerait l'évolution d'une société dynamique.

Il est à noter que Goethe, quant à lui, n'a guère suivi, dans sa jeunesse, la voie qu'il recommande adulte. Né d'un père juriste, il n'a pas apporté beaucoup de passion à l'étude du droit et s'est empressé de ne pas s'insérer ensuite dans le milieu familial ou pourtant une carrière toute tracée et des plus honorables s'ouvrait devant lui. Wilhelm lui-même, comme Goethe, n'embrassera pas la profession commerciale exercée par son père, n'éprouvant aucune "vocation héréditaire" pour le "comptoir". Où sera donc sa véritable vocation ? Se penchant sur son passé dans une lettre à Nathalie, il raconte une tragique noyade d'enfants qui coûta la vie à un de ses camarades. Il avait alors - tout jeune encore - senti l'utilité des connaissances médicales indispensables qui auraient pu sauver les noyés. Sans qu'il en ait eu nettement conscience, sa vocation est née de cet événement. Dans son ardeur juvénile, il prit secrètement, nous dit-il, la résolution de ne laisser passer aucune occasion d'apprendre ce qui est nécessaire en pareil cas, la saignée en particulier et les autres soins de cet ordre. On peut être surpris que Wilhelm n'ait jusqu'ici jamais fait allusion à cette décision précoce de s'engager.

vers une carrière de chirurgien. La nature profonde de Wilhelm l'aurait donc conduit, éveillée par cet évènement tragique, vers une activité limitée, utile, de caractère social.

Hélas, la réalisation de cette vocation réelle s'est heurtée à la poursuite d'une fausse vocation théâtrale. Wilhelm reconnaît finalement son erreur et mesure le temps perdu. Il admet qu'entre temps, ses sens, son imagination son esprit furent tout entiers absorbés par le théâtre. Mais, même pendant la période où il poursuivra l'illusion de pouvoir faire carrière sur les planches, Wilhelm avait été, à plusieurs reprises, rappelé à son intention première, par différents incidents, rencontre avec un chirurgien, découverte d'une trousse chirurgicale, dans des conditions qui ont frappé sa sensibilité. Ces divers "rappels" ne sont pas parvenus encore à lui faire prendre enfin une résolution définitive. Aussi Jarno, à qui il se confie, le pousse-t-il avec rudesse à se décider une fois pour toutes pour l'exercice de cette profession utile entre toutes, celle de chirurgien. C'est précisément son caractère utile qui fait la valeur de cette profession, car désormais l'intérêt social d'une activité est le premier critère de sa vraie valeur. Or, aucune étude, aucune activité n'est plus digne de nos efforts que celle qui nous permet de secourir l'homme, bien portant, frappé par un accident imprévu. Par des soins éclairés le chirurgien rétablit facilement la nature. Les malades seront laissés aux médecins, mais nul n'a plus besoin d'un chirurgien que l'homme en bonne santé. Etrange distinction entre la médecine et la chirurgie dans l'esprit de Goethe qui semble donner la préférence au chirurgien, car celui-ci, "dans le calme de la vie des champs, dans le cercle étroit de la famille, est tout aussi bienvenu que pendant et après le tumulte des batailles."

X

X X

Nous voici parvenus à l'opposé d'une éducation orientée vers la culture générale, éducation que Wilhelm s'était efforcé de poursuivre pendant ses Années de formation et même encore dans une certaine mesure au cours de ses Années de Voyage. Ce changement nécessaire et radical de cap, ce renversement des valeurs, Wilhelm ne serait pas capable, étant irrésolu de nature, de l'effectuer de son propre mouvement. Seul, il ne peut rien, aidé, il peut réussir. Ici encore apparaît la conception maçonnique qui forme sans discontinuer la toile de fond du roman. Wilhelm a besoin de l'aide de la Société de la Tour, il lui faut un mentor, qu'il trouve en la personne de l'énergique et réaliste Jarno, celui-ci ne le ménage pas, et bouleverse ses conceptions, lui déclarant sans ambages que la culture générale et toutes les institutions destinées à la procurer ne sont que de sottes farces. Une seule chose importe, "c'est qu'un homme possède à fond une science quelconque, qu'il l'applique à la perfection. On peut se demander si les mentors de la Société de la Tour sont réellement qualifiés, eux hommes de vaste culture, pour parler ainsi. L'important n'est pas l'étendue des connaissances mais leur profondeur et leur utilité dans les applications pratiques. Rousseau avait déjà insisté sur cette nécessité de connaître, peu de choses, peut-être, mais de les connaître à fond "Emile a peu de connaissances, mais celles qu'il a, sont véritablement siennes ; il ne sait rien à demi (III).

X

X X

Cette spécialisation n'exclut pas théoriquement un haut degré de culture, au contraire "Bien connaître et bien réaliser une seule chose, donne une culture plus élevée qu'une demi-science en cent domaines" (Eins recht wissen und ausüben gibt höhere Bildung als Halb im Hunderttätigen"). Après l'exhortation vigoureuse de Jarno, Wilhelm prend enfin

une décision capitale : il sera un membre utile de la société nouvelle et exercera la profession pour laquelle (il l'affirme, sans doute pour s'en convaincre) il s'est toujours secrètement senti attiré. Il sera donc chirurgien. Ce choix assez curieux n'est pas toutefois purement arbitraire, il correspond à l'intérêt porté par Goethe au corps humain, pour lui la dernière manifestation de l'évolution générale de la création.

Il est difficile de dire que l'éducation de Wilhelm l'a conduit par une démarche logique à la profession de chirurgien, disons plutôt/amené ^{qu'elle l'a} progressivement à prendre conscience de ses erreurs successives. Il a pour ainsi dire été orienté par une suite d'éliminations qui lui ont permis de discerner une vocation à caractère humanitaire. Cette notion d'utilité sociale qui sera le critère d'une bonne formation et de la valeur d'un individu, est réaffirmée à nouveau et présentée sous différents aspects dans "Betrachtungen im Sinne der Wanderer". Dans ces "considérations", Goethe réaffirme que la connaissance de soi, indispensable à toute formation, ne saurait s'acquérir par la méditation ou l'introspection, mais par l'accomplissement d'une oeuvre. "Comment se connaître soi-même ? Jamais par la contemplation, mais bien par l'action. Essaie de faire ton devoir et tu sauras aussitôt, ce que tu vauds" (Wie kann man sich selbst kennen lernen ? Durch Betrachten niemals, wohl aber durch Handeln. Versuche deine Pflicht zu tun, und du weisst gleich was an dir". p. 283). Il est inutile de souligner le parallélisme entre cette conception et celle que Goethe développe dans le second Faust.

X

X X

On ne forme pas un homme pour qu'il vive en sauvage sur une île déserte. Toute éducation n'est pensable que dans un certain contexte social. Elle doit en effet préparer la jeunesse à remplir son rôle dans la société d'aujourd'hui,

mais, plus encore, dans celle de demain. C'est donc en fonction de cette société à naître, que l'éducation agira. Après avoir exposé dans la Province Pédagogique ses idées sur un système idéal d'éducation, Goethe présente un "modèle de société", la société future, telle qu'il conçoit qu'elle s'instaurera au début du XIX^e siècle. Goethe souhaitait la naissance d'une société rigoureusement hiérarchisée et structurée, dirigée par une oligarchie dont les membres - liés entre eux par une sorte de franc-maçonnerie universelle - auraient tout pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. La justification morale d'un tel système repose sur une conception assez mystique, développant chez tous un "respect" qui valorise leur position sociale. Société religieuse, fraternelle, plus près de la ruche que d'un état démocratique. A nouveau, il apparaît que les liens qui unissent ces "meneurs d'hommes" sont confidentiels, secrets, et relèvent d'une conception maçonnique inspirée à Goethe par les Rose-Croix. Herder, déjà, dans ses "Idées pour la philosophie de l'Histoire de l'Humanité" (1784-1791) déclarait que l'esprit de Dieu était agissant dans toutes les civilisations et dans toutes les religions, Dieu sur Terre ne manifestant son action que par le truchement d'élus supérieurs (IX; I).

Wilhelm s'installe dans une ancienne auberge louée par une association dont nous ne tardons pas à voir arriver les membres. Ce sont tous des artisans, ils répondent aux normes de la nouvelle société, ce sont des "spécialistes utiles" et non des intellectuels. Déjà Basedow s'en prenait à l'encombrement des carrières libérales, causé par l'abus du latin. Combien de professeurs, docteurs ou licenciés, seraient plus utiles, d'après lui, en travaillant de leurs mains ! Les parents ont tort, pense t-il, de pousser inconsidérément leurs enfants aux études savantes. Ils feraient mieux de les diriger vers le commerce, la librairie, la chirurgie et les beaux arts et surtout l'agriculture.

Le chant tient la première place dans cette association, les artisans arrivent en chantant généralement, les duos succèdent au chant choral. Ces chants soulignent la bonne entente qui règne parmi les membres de la société. Ils encouragent à agir dans une harmonie parfaite "Que tes efforts aient lieu dans l'amour. Que ta vie soit action... Dans la vie ne diffère rien. Agis pour agir "(Und dein Streben, seis in Liebe. Und dein Leben sei die Tat." ... "Du im Leb en nichts verschibe. Sei dein Leben Tat um Tat". p. III; 1). Wilhelm est amené à comparer cette société à celle des comédiens qu'il a connus jadis, et le rapprochement n'est pas en faveur des gens du théâtre qui évoluaient dans un monde vain, factice et inutile, donc dangereux pour la personnalité. Les artisans donnent, au contraire, l'impression d'une solide réalité sociale. "Wilhelm se souvint de scènes semblables, du temps où il vivait avec les comédiens, mais la société qu'il avait en ce moment sous les yeux lui parut autrement sérieuse et vive, et orientée non vers le badinage sur des illusions, mais vers des problèmes vitaux. ("Wilhelm erinnerte sich ähnlicher Szenen da er noch unter den Schauspielern hauste, doch schien ihm die gegenwärtige Gesellschaft viel ernster, nicht zum Scherz auf Schein, sondern auf bedeutende Lebenszwecke gerichtet. III; I)

Une des premières vertus de cette association est la tolérance religieuse : Wilhelm rencontre des artisans à la sortie de l'église catholique comme du Temple protestant, on ne sait si les autres suivent un culte mais une chose est certaine, c'est "qu'il règne dans cette société une absolue liberté religieuse". (dass in dieser Gesellschaft eine entschiedene Religions freiheit obwalte). Cette association procurera, par l'union, la force à chacun de ses membres qui, isolés, ne pourraient rien faire. Cette idée maçonnique apparaît ici à nouveau, ainsi que dans la conception d'une union universelle "Weltbund".

Les chants deviennent parfois nostalgiques car cette petite société va se disperser dans le vaste monde.

Leonardo invite les participants à être joyeux et non abattus. Si certains prennent pour devise "Pense à mourir" ("Gedanke zu sterben"), il faut leur opposer : "Pense à émigrer" (gedenke zu wandern) et un nouveau chant, optimiste s'élève : "Ne restons pas attachés à une terre, soyons hardis et partons gaiement, une tête solide et un bras vigoureux, sont partout chez eux" ("Bleibe nicht am Boden heften, Frisch gewagt und frisch hinaus ! Kopf und Arm mit heitern Kräften, Überall sind sie zu Haus.) En attendant d'émigrer les artisans se rendent utiles. Hébergés dans une demeure qui nécessitait de grosses réparations, ils ont fourni leur travail contre des légumes et autres denrées. Il y a là l'embryon d'une économie circulaire à base de services rendus : "la vie donne la vie, et celui qui est utile aux autres les met dans la nécessité de lui être utile à leur tour". ("Leben schaffe Leben, und, wer andern nützlich sei, auch sie ihm zu nutzen in die Notwendigkeit versetze. (III; 2).

A l'intérieur de ce groupe, Wilhelm saura rendre de nombreux services grâce à ses connaissances en chirurgie, il soignera les accidentés. Il a déjà acquis une réelle maîtrise de son art : quelques accidents, dont furent victimes les membres les plus robustes de cette active société, ont donné à Wilhelm l'occasion de se distinguer, avec maîtrise, dans l'art qu'il venait d'acquérir. III; 3. Goethe ne nous a pas fait assister "en direct" à la formation technique de Wilhelm chirurgien, mais celui-ci, dans des conversations avec les membres de la société d'émigrants retrace les grandes lignes de ses études. Nous apprenons qu'il a fréquenté les cours d'un grand établissement (eine grosse Anstalt) d'une grande ville, il y a étudié l'anatomie, science fondamentale pour le chirurgien. Mais sa formation a été conduite par des méthodes stupéfiantes pour un esprit scientifique moderne.

Wilhelm commence par affirmer qu'il a progressé dans la connaissance du corps humain grâce à sa carrière théâtrale : car l'existence débraillée que mènent les comédiens permet à chacun d'eux d'apprécier, mieux que partout ailleurs, la beauté propre des parties du corps laissées à découvert. Il était ainsi tout préparé à suivre avec attention l'enseignement anatomique qui apprend à connaître la structure du corps". (III; 3). Quant à l'anatomie "interne", Wilhelm déclare d'une façon stupéfiante, qu' "une certaine prémonition l'en avait toujours informé" ! (indem ein gewisses Vorgefühl davon mir immer gegenwärtig geblieben war.). L'enseignement de l'anatomie comportait certes des travaux pratiques mais ceux-ci étaient fâcheusement limités par suite de la rareté des cadavres à disséquer. On arrivait très vite à la bhasse aux cadavres, aux exhumations clandestines, semant la terreur dans les familles des défunts car les jeunes étudiants, désireux de disséquer eux-mêmes et de ne point se borner à assister aux travaux du professeur, essaient par tous les moyens de se procurer les pièces anatomiques, par suite d'une sorte "d'appétit scientifique contre nature" (eine Art von unnatürlichem wissenschaftlichem Hunger" p. 324).

Les études de chirurgie sont donc ralenties par le manque de pièces anatomiques à étudier. D'autre part, on ne peut pas ne pas éprouver une forte hésitation à détruire par le scalpel une oeuvre de la nature. La solution à ce problème est apportée à Wilhelm par un sculpteur, fabriquant des pièces anatomiques artificielles, confectionnées en bois ou en cire pour permettre aux étudiants de réviser leurs connaissances, et aux praticiens de rafraîchir leurs souvenirs. Ce fabricant, de ce qu'aujourd'hui nous nommerions des "écorchés", est un ancien sculpteur, qui ne manque pas, revenant ici sur une idée chère à Goethe, de souligner le lien étroit et indispensable qui unit l'art et le métier. "Il est beau de constater que l'art et le métier, en quelque sorte, se contrebalancent toujours et se tiennent de très près, que l'art

ne peut descendre sans se transformer en un louable métier, et le métier s'élever sans prendre un caractère artistique... (.... dass es eben schön sei zu bemerken, wie Kunst und Technik sich immer gleichsam die Waage halten und so nah verwandt, immer eine zu der andern sich hinneigt, so dass die Kunst nicht sinken kann, ehne in löbliches Handwerk überzugehen, das Handwerk sich nicht steigern, ohne kunstreich zu werden" (III; 3). Ce sculpteur anatomiste est persuadé que son art rendra les plus grands services aux médecins, (en même temps qu'il évitera les vols de cadavres). Goethe reconnaît qu' "un médecin, quel qu'il soit, qu'il opère au moyen de remède ou par l'intervention de sa main, n'est rien sans la connaissance la plus précise de la structure interne et externe du corps humain. Il ne suffit nullement d'en avoir conquis "une légère notion dans les écoles", de s'être fait une idée superficielle de la forme, de la position, de la corrélation des différentes parties de l'organisme. Goethe ajoute, ce qui laisse perplexe sur les connaissances anatomiques des praticiens de son époque, que chaque jour le médecin qui prend son art au sérieux devra chercher toutes les occasions de renouveler son savoir et sa vision, par l'expérience, de soumettre à son esprit et à son égard l'ensemble de ce miracle vivant". (Jeder Arzt, er mag mit Heilmitteln oder mit der Hand zu Werke gehen, ist nichts ohne die genaueste Kenntnis der äussern und innern Glieder des Menschen, und es reicht keineswegs hin, auf Schulen flüchtige Kenntnis hievon genommen, sich von Gestalt, Lage, Zusammenhang der mannigfaltigsten Teile des unerforschlichen Organismus einen oberflächlichen Begriff gemacht zu haben. Täglich soll der Arzt, dem es Ernst ist, in der Wiederholung dieses Wissens, dieses Anschauens sich zu üben, sich den Zusammenhang dieses lebendigen Wunders immer vor Geist und Auge zu erneuern alle Gelegenheit suchen. III; 3). Goethe va même jusqu'à conseiller au médecin de prendre à sa solde un anatomiste pour lui fournir rapidement une réponse aux complexités de la vie organique!

Il est difficile de ne pas demeurer stupéfait devant une conception encore aussi primitive de la science médicale : Entendre affirmer que le médecin doit avoir de solides notions d'anatomie peut nous paraître une évidence. Toutefois, l'idée de recourir à des pièces anatomiques artificielles était pour Goethe d'un grand intérêt : Leonardo décrit une collection importante de telles pièces en soulignant l'utilisation pédagogique : le gardien de cette collection, qui est en même temps le sculpteur qui l'a réalisée, "se réjouissait" de pouvoir me convaincre qu'une telle collection répondait parfaitement aux besoins des débutants, comme aux praticiens pour "rafraîchir leurs souvenirs" ce qui n'empêchait point les uns et les autres de se reporter dans l'intervalle, à la nature et d'étudier "à l'occasion" tel ou tel élément particulier. Goethe semble avoir ignoré totalement les progrès de la chirurgie au cours des guerres napoléoniennes, en particulier dans le domaine des amputations, et Wilhelm semble limiter ses interventions à la saignée chère à Molière.

Malheureusement, seul un grand médecin étranger s'est procuré une semblable collection, les universités sont, en revanche, et on les comprend, absolument opposées à l'utilisation de ce matériel pédagogique, parce que leurs professeurs sont des "Prosecteurs" (Prosektoren) et non des Prosculpteurs (Prosplastiker). Les pièces anatomiques démontables permettent à l'étudiant de "reconstituer" une partie du corps, ce qui est pédagogiquement, du moins Goethe l'a affirmé plus d'intérêt que de séparer les organes ou les muscles par dissection. Le sculpteur explique à Wilhelm "que l'on s'instruit plus à construire, à unir, qu'à séparer, à animer la mort qu'à tuer encore ce qui est déjà mort". (dass Aufbauen mehr belehrt als Einreissen, Verbinden mehr als Trennen, Totes beleben mehr als das Getötete noch weiter töten" p. 326). Il est convenu qu'une école de médecine basée sur ce curieux genre d'enseignement sera ouverte dans la colonie qui va être fondée.

Si nous avons insisté un peu longuement sur cet aspect de l'enseignement médical, c'est qu'il présentait pour Goethe un intérêt de premier plan. Goethe s'était en effet efforcé de l'introduire à l'Université d'Iéna. A partir de 1781, il avait étudié avec passion le corps humain et s'était préoccupé de se procurer des pièces anatomiques en une matière pouvant être peinte. Par lui ce matériel d'enseignement fut acquis et utilisé par l'Université. Seuls les corps des criminels pouvaient être utilisés, on manquait de cadavre et Goethe présenta un rapport sur cette question au Ministre d'Etat Peter Christian Wilhelm Beuth à Berlin en février 1832, étude qui fut publiée après sa mort sous le titre de *Plastische Anatomie*. Par lui ces pièces anatomiques devaient être le fruit de la collaboration d'un anatomiste, d'un sculpteur et d'un mouleur. Le rapport, malheureusement, fut retourné par le Ministre et ce n'est qu'après la mort de Goethe que l'utilisation de semblables pièces se généralisa dans l'enseignement. Il n'en demeure pas moins étrange de voir Goethe dans le domaine de l'anatomie donner au fond le pas à l'art sur la notion de vie. L'organe est étudié pour sa forme et non pour sa fonction.

X

X X

L'éducation nouvelle ayant pour objet de former les membres de la société nouvelle, il y a lieu d'étudier les qualités que cette société exige de ses adeptes. Elle veut du personnel que nous appellerions aujourd'hui "qualifié".* Vous connaissez la loi fondamentale de notre association ; il faut être excellent dans une branche d'activité quelle qu'elle soit pour prétendre à la qualité de membre* (Ihr wisst das Grundgesetz unserer Verbindung, in irgendeine Sache muss einer vollkommen sein, wenn er Anspruch auf Mitgenossenschaft machen will. III; 4). Aussi allons-nous

retrouver les principaux personnages du roman, assagis, devenus, après avoir été des dilettantes cultivés, des spécialistes utilisables, chacun dans une branche particulière des activités sociales. Le jeune et bouillant Friedrich qui longtemps s'était creusé la tête pour découvrir en quoi il pourrait bien se distinguer, se découvre une excellente mémoire et une bonne écriture, aussi aisée que lisible. Certes, ces qualités, il les possédait de tout temps, mais à l'époque où, comme Wilhelm, il était ébloui par le théâtre, il n'en tirait aucun profit réel, car ses camarades et lui-même "gaspillaient leur poudre à tirer sur les moineaux, sans songer qu'un coup de fusil adroitement pointé peut fournir un bon lièvre à la cuisine" . (wo wir unser Pulver nach Sperlingen verschossen, ohne daran zu denken, dass ein Schuss, vernünftiger angebracht, auch wohl einen Hasen in die Küche schaffe.) Désormais, il assure à lui seul tout le secrétariat de l'association pouvant être au besoin "toute une chancellerie" (eine ganze Kanzlei p. 335).

Philine, créature légère et insouciante est devenue, de son côté un chaînon indispensable de la société nouvelle des émigrants, aussi experte en confection masculine que féminine sachant couper avec art et confectionner des vêtements que l'on dirait moulés sur le corps de chacun. Spécialiste de la coupe, elle s'est adjointe Lydie, technicienne de la couture proprement dite, dont le travail est une vraie broderie. Chacun de nous peut être utile, encore faut-il qu'il découvre au fond de lui-même, ses réelles qualités, écartant toutes les distractions accessoires, qui les cachent à un regard superficiel : "Nous sommes dans la vie affublés de tant de choses inutiles qui nous pendent de partout, habitudes, caprices, distractions et fantaisie - triste défroque rapiécée. C'est pourquoi nous n'arrivons pas à découvrir et à utiliser ce que la nature a voulu faire de nous, ce qu'elle a mis en nous de plus excellent" (eigentlich hängt so viel Unnützes um uns herum,

aus Gewohnheit, Neigung, Zerstreung und Willkür, ein Lumpenmantel zusammengespettelt. Was die Natur mit uns gewollt, das Vorzüglichste, was sie in uns gelegt, können wir deshalb weder auffinden noch ausüben". (III; 4).

Le cas de Leonardo est encore plus typique : ayant naturellement un certain goût pour les arts techniques, il commença par se procurer des outils de menuisier et son goût pour ce genre de travail fut encouragé et fortifié par la conviction, fort répandue à cette époque, qu'il ne fallait se risquer dans la vie sans avoir en main un métier qui vous permet, au besoin, de trouver de quoi subsister". (III; 4). Par là Leonardo est disciple de Rousseau et de Pestalozzi. Rousseau écrivait en effet dans l'Emile : "Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il nous est impossible de prévoir, ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants... Nous approchons de l'état de crise... qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors... Nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables... Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance de l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains ; de toutes les conditions la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan... Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande : c'est un métier, un vrai métier... Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison, il tient suffisamment le corps en haleine, il exige dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie, et dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus". ^{Emile} p. 234

Que l'on se souvienne que Louis XVI pratiquait l'art de la serrurerie et que de nombreux émigrés, pendant la Révolution, ont vécu à Londres des métiers qu'ils avaient appris par divertissement et pour suivre la mode.

Leonardo applique d'abord ses talents de menuisier à des travaux relativement futiles : l'embellissement des parcs dans les châteaux, par la construction de cabanes d'écorce et de mousse, de ponts et de bancs de rondins, destinés à instaurer "au creux du monde civilisé, une architecture primitive dans toute sa grossièreté." Mais il ne s'agit, dans l'évolution de Leonardo que d'une période provisoire; Leonardo voyage, s'intéresse à la situation économique des pays qu'il traverse, s'adonne à de véritables études sociologiques, particulièrement lorsque la Société de la Tour le charge d'étudier les possibilités d'émigration des populations de la région montagneuse. Wilhelm profite des observations que Leonardo a relevées dans le journal qu'il tient fidèlement, journal intéressant, déclare son auteur, et, dans une certaine mesure, "instructif" (immer unterhaltend und gewissermassen unterrichtend p. 338)

X

X X

Par le truchement du "Journal de Leonardo", qui constitue le cinquième et le treizième chapitre du troisième livre, Goethe présente un tableau détaillé, voire technique, de l'industrie à domicile du filage et du tissage en Suisse, dans la région du lac de Zurich. Il connaissait cette industrie qu'il avait observée lui-même lors de ses voyages en Suisse. Toutefois, par souci d'exactitude, il avait demandé à son ami suisse Meyer de lui envoyer un rapport détaillé lorsqu'il retournerait en Suisse et Goethe a démarqué le rapport, le reproduisant parfois à la lettre. Il portait un intérêt tout particulier à cette industrie artisanale qu'il désirait développer dans l'Etat de Saxe Weimar. Le Journal de Leonardo permet

donc à Wilhelm de se documenter avec précision sur un nouveau milieu humain qu'il ignorait jusqu'ici et, par là, d'enrichir une nouvelle fois sa formation.

Cette industrie textile fait vivre différentes professions spécialisées : le transporteur de coton, propriétaire de mulets qui acheminent la matière première vers les hautes vallées, le porteur de fil qui procure aux artisans le coton au détail, reçoit d'eux le fil qu'il revend aux fabricants dans la plaine. Une étude économique se greffe sur cette description : les fileuses de coton sont pauvres et inquiètes car le développement du machinisme les menace de chômage. Le problème social est nettement posé par une femme, chef d'entreprise qui fait part de son inquiétude devant l'évolution rapide de la situation économique : "l'envahissement progressif de la machine m'angoisse, dit-elle, me torture; il s'approche, il s'avance vers nous, lentement, lentement, comme un orage, mais il a pris son cours, il va venir, il va nous atteindre"... Dans ces circonstances, il n'y a plus guère que deux issues possibles, aussi désolantes l'une que l'autre : ou bien aller nous-mêmes au devant de l'innovation et hâter le désastre, ou bien partir d'ici, emmener avec nous les meilleurs ouvriers, les plus dignes d'intérêt et aller chercher au-delà des mers un destin plus favorable... je sais fort bien que l'on songe dans le voisinage à installer des machines et à enlever à la population son pain de chaque jour. (III; 13) Le problème du chômage dû au développement du machinisme, problème qui a perturbé la vie sociale du 19^e siècle, n'a donc pas échappé à Goethe. Mais il ne semble pas avoir vu, par contre, le rôle déterminant que l'industrialisation allait jouer dans les prochaines décades.

Après s'être enrichi de cette nouvelle expérience et avoir pris conscience, à travers le journal de Leonardo, des problèmes économiques et sociaux suscités par le passage de l'état artisanal à l'ère du machinisme, il ne reste plus à Wilhelm qu'à assister à la réunion décisive qui groupe

à la fois les futurs émigrants décidés à gagner l'Amérique et les colons qui vont, en Allemagne même, fertiliser de nouvelles terres jusqu'ici incultes, voire inexploitées. Il y a lieu de noter que Goethe, tout en réclamant des spécialistes, ne semble pas vouloir les utiliser dans l'ancien système de production, puisqu'il prévoit les déplacements de populations comme solution au problème social. Que vont devenir ceux qui n'émigrent pas ? Quelle attitude l'homme devra-t-il adopter devant le changement de société, s'il ^{veut} s'y adapter et demeurer sur place ? On ne peut se borner à dire qu'il connaîtra la misère, même si, en pratique, ce fut le cas du nouveau prolétariat.

X

X X

Nous avons déjà entendu Goethe défendre par la bouche de l'oncle le droit de propriété, la propriété foncière étant la base de la société. Position de conservateur, pour qui l'homme a non seulement le droit, mais le devoir de tenir fermement toute propriété qui est la sienne. Leonardo comme chef des émigrants défend également ce même point de vue, il tient un discours programme aux futurs migrants, il y expose la situation économique générale et les perspectives d'avenir : Il remarque : "Si nous considérons les provinces et les empires les plus peuplés du continent, nous voyons que partout où le sol est utilisable, il est cultivé, planté, embelli et que, dans le même rapport, il est aussi convoité, acquis, fortifié et défendu. Voilà ce qui, pour lui, nous prouve l'extrême importance

de la propriété foncière. Nous sommes, déclare t-il, dès lors, foncièrement amassés à la tenir pour le premier, pour le plus grand des biens qui puissent échoir à l'homme" (III; 9).

S'il n'est pas question de remettre en cause l'importance première de la propriété sur le plan social et même moral, il faut également prendre en considération le travail de l'homme, son rendement qui représentent un autre genre de bien; la propriété mobilière a côté de l'immobilier, c'est une valeur qui s'accroît avec l'activité des hommes. Goethe paraît ici nettement moins conservateur. Il souligne que, si ce que l'homme détient a une grande valeur, il convient d'en attribuer une plus grande encore à ce qu'il fait, à ce qu'il rend. Il admet : tout bien considéré, nous en arriverons à estimer que la propriété foncière n'est qu'une partie des biens qui nous sont impartis. Les plus nombreux et les plus importants consistent en propriétés mobilières et dans ce qui s'acquiert par le mouvement de la vie". Mais Goethe ne va pas plus loin, il ne conçoit pas encore que le travail pourra être considéré comme ouvrant des droits sur la terre que l'on cultive et plus tard sur l'usine où l'on travaille.

C'est dans la mise en valeur de terres vierges ou mal exploitées, soit en Amérique, soit même encore en Europe, que les jeunes pourront déployer leur énergie. Le surpeuplement des vieilles terres contraint les jeunes à émigrer, la mobilité caractérisera les nouvelles générations appelées à s'installer là où elles pourront être utiles. Il n'est pas question de découvrir des métiers nouveaux qui fixeraient sur place la génération montante. Goethe n'a pas soupçonné le développement du rendement dû à la science qui rendra possible le maintien sur place d'une population plus dense. Aussi l'ancienne devise : "Là où je suis bien, là est ma patrie ("Wo mir's wohl geht, ist mein Vaterland") deviendra t-elle "Là où je suis utile, là est ma patrie" ("Wo ich nütze, ist mein Vaterland" p. 386). La vie nous contraint à être utiles les uns aux autres,

ce n'est plus une question de morale, c'est une nécessité : "Si je dis maintenant "que chacun s'efforce en tout lieu d'être utile à lui-même et aux autres" ce n'est là ni un conseil ni une maxime : c'est l'expression de la vie même". ("Wenn ich nun sage : Trachte jeder, überall sich und andern zu nutzen, so ist dies nicht etwa Lehre noch Rat, sondern der Ausspruch des Lebens selbst" p. 386).

Nous avons vu que Rousseau avait déjà souligné la nécessité d'une éducation utile sur le plan social, exigeant qu'Emile apprenne un métier, n'importe quel métier, car tout métier utile au public est "honnête". Toutefois Rousseau ne veut pas qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, ni comédien, ni faiseur de livres : "j'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète, j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine (Emile III; p. 229). La jeunesse sera évidemment la partie la plus mobile de la population, elle se déplacera d'abord pour s'instruire, ensuite pour acquérir l'expérience nécessaire. Goethe remarque avec quel entrain cette jeunesse se met en mouvement. Elle ne trouve ni chez elle ni à sa porte, l'instruction qu'elle recherche, elle se porte donc vers les pays et les villes où l'attire la renommée de leur savoir et de leur sagesse. Dès qu'elle a reçu une instruction suffisante, elle se sent poussée à porter plus loin ses regards dans le monde, impatiente qu'elle est de trouver et d'acquérir l'expérience qui l'aidera à réaliser ses desseins". (p. 386) Cette notion du voyage formateur a toujours été plus répandue en Allemagne qu'en France. Pendant longtemps l'étudiant allemand a fréquenté plusieurs Universités alors que l'étudiant français poursuit généralement ses études supérieures au même endroit. Cette mobilité, appréciée par Goethe, rappelle la formation des Compagnons du Tour de France.

Les hommes d'âge mûr voyagent aussi, Leonardo trace une vaste fresque de ce mouvement perpétuel qui agite le monde : que ce soit - cas extrême - les explorateurs affrontant tous les périls "pour ouvrir le monde au monde" ("Um der Welt die Welt zu eröffnen") ou les riches et les

puissants dans leurs voitures confortables, voire le brave ouvrier "qui s'en va à pied par les routes et à qui son pays a fait un devoir de s'initier aux métiers où l'étranger excelle, pour ne revenir au foyer paternel qu'après avoir acquis cette maîtrise." ("Röge nun aber der wackere Handwerker ihnen zu Fusse getrost nachschauen, dem das Vaterland zur Pflicht machte, fremde Geschicklichkeit sich anzueignen und nicht eher, als bis ihm dies gelungen, an den väterlichen Herd zurückzukehren") p. 387. Leonardo cite ensuite les marchands, les trafiquants, les petits détaillants qui doivent se rendre aux foires et aux marchés. A ceux-ci s'ajoute la multitude des voyageurs isolés ou à cheval, proposant des échantillons de tout genre. Les artistes aussi sont "impliqués dans le mouvement du monde" le peintre voyage avec son chevalet, le sculpteur et l'architecte se déplacent également, il en est de même des menuisiers, des comédiens. Le corps enseignant lui-même va d'Université en Université, "passant d'une chaire à l'autre afin de répandre à profusion la semence d'une culture rapide". Les Missionnaires se dispersent dans toutes les parties du monde pour apporter le salut aux peuples de la terre, les pèlerins se rendent sur les lieux consacrés pour les miracles, Il n'est pas jusqu'à l'agriculteur qui ne soit appelé à se déplacer, non seulement comme fermier mais également comme propriétaire, revendant une terre défrichée pour en mettre une plus grande en valeur. Soldats, chargés d'affaires, ambassadeurs, se déplacent sans cesse sur ordre. En face de ce mouvement général, un seul mot d'ordre demeure valable : "Cherchez à vous rendre utile partout, et partout vous serez à votre place". ("Suchet überall zu nützen, überall seid ihr zu Hause" p. 389).

X

X X

Mais l'homme isolé ne peut voyager en aveugle à travers le monde : l'individualisme serait nocif et la société que préside Leonardo est chargée de fournir à

chacun la documentation dont il aura besoin. "Notre société a précisément pour objet de renseigner chacun selon ses capacités et les buts qu'il se propose" ("Unsere Gesellschaft aber ist darauf gegründet, dass jeder in seinem Nasse, nach seinen Zwecken aufgeklärt werde" III. p. 390), car l'être isolé ne peut parvenir à une vue claire de toutes les choses. Sorte de syndicat d'initiative et de bureau d'orientation, la nouvelle Société devient une association universelle (ein Weltbund) qui tire sa force de son unité, de la parfaite entente qui règne entre ses membres, appuyés sur les mêmes principes, société de secours mutuels, qui recommande, accueille, encourage ses membres, proche du compagnonnage mais surtout de la franc maçonnerie dont nous avons déjà vu qu'elle servait de modèle à la Société de la Tour : "Quoique l'homme entreprenne et exécute, s'il reste isolé, il ne peut se suffire : la société est toujours le premier besoin de l'homme laborieux. Tous les hommes utiles doivent être en rapport les uns avec les autres, de même que l'entrepreneur de bâtiment se pourvoit d'un architecte et celui-ci du maçon et du charpentier" ("Doch was der Mensch auch orgreife und handhabe, der einzelne ist sich nicht hinreichend, Gesellschaft bleibt eines wackern Mannes höchstes Bedürfnis. Alle brauchbaren Menschen sollen in Bezug untereinander stehen, wie sich der Bauherr nach dem Architekten und dieser nach Maurer und Zimmermann umsieht. (III,).

Sur le plan politique, comme sur le plan religieux, la Société nouvelle sera d'une neutralité absolue et d'une parfaite tolérance : toutes les formes de culte sont respectées, toutes les formes de gouvernement admises. Ses membres fondateurs se sont rigoureusement imposé deux obligations fondamentales : premièrement respecter toutes les formes de culte, car elles sont plus ou moins toutes renfermées dans le Credo, (trad. 1305) : ce qui indirectement ferme la porte aux israélites comme cela sera nettement indiqué dans la Province Pédagogique ; deuxièmement, admettre indistinctement toute forme de gouvernement, car toutes suscitent et encouragent toutes les formes d'activités.

Cette position de parfaite neutralité ne pose pas de problèmes sur le plan religieux, elle laisse s'épanouir tous les cultes chrétiens mais on voit mal la neutralité politique dans une société qui a nécessairement besoin d'une réglementation, d'une constitution pour subsister et fonctionner dans l'ordre. (III; 9).

Dans le domaine de la morale, l'attitude de la société est plus positive : elle se fait un devoir de pratiquer et d'encourager la moralité "sans pédanterie ni rigorisme, tel que le respect de nous-mêmes le postule, qui découle de 3 formes de respect que nous professons tous" : ("die Sittlichkeit ohne Pedanterei und Strenge zu üben und zu fördern, wie es die Ehrfurcht vor uns selbst verlangt, welche aus den drei Ehrfurchten entspringt" III;Sp.331). La plupart des membres de cette association ont été, nous dit-on, initiés dès l'enfance à cette haute et universelle sagesse, ayant été formés vraisemblablement dans la Province Pédagogique ou dans quelque autre institution pratiquant les mêmes principes d'éducation. Nous verrons, en effet, que dans cette Province l'enseignement de la morale est conçu sur la base de trois sortes de respect. Cette conception de la morale est étroitement liée à une philosophie religieuse et par conséquent la Société n'est pas aussi neutre qu'on l'affirme.

Wilhelm se fait expliquer le rôle de la religion et de la morale dans la colonie. La religion chrétienne opère par la foi, l'espérance et la charité; l'association restera fermement attachée à cette religion mais d'une façon particulière : on s'applique à faire comprendre aux jeunes enfants les avantages et les bienfaits que cette religion a procurés aux hommes, et ce n'est que plus tard qu'on leur explique son origine et son développement. Par là, les élèves sont appelés à aimer son fondateur, le Christ. La religion chrétienne étant la base de la civilisation, la nouvelle société ne pourra donc admettre de juifs parmi ses membres, ceux-ci niant la source et l'origine même de

notre civilisation. Cette fâcheuse restriction limite sérieusement l'Humanisme de Goethe.

La morale sera toutefois distincte de la religion, elle sera pratique et résumée dans quelques commandements très généraux, et par là assez vagues dans leurs prescriptions : "modération dans ce qui est le fait de notre volonté, ardeur et diligence dans ce que la nécessité impose". ("Hiévon ist unsre Sittenlehre ganz abgesendert, sie ist rein tätig und wird in den wenigen Geboten begriffen : Mässigung im Willkürlichen, Emsigkeit im Notwendigen" III; 2). Une telle morale mettra particulièrement l'accent sur la réflexion, celle-ci étant stimulée par l'attention toute particulière portée à la notion de temps. De nombreuses horloges obligent à prendre sans cesse conscience de l'écoulement du Temps. A chaque moment, chaque chose doit être accomplie et comment cela se pourrait-il si l'on n'était pas attentif en même temps et au travail et à l'heure ! Aussi tous les enfants seront-ils élevés dans le plus grand respect du Temps "ce don suprême de Dieu et de la Nature". (die höchste Gabe Gottes und der Natur).

Chose étrange, Goethe n'envisage pas de doter sa nouvelle société d'un établissement d'éducation du type Province Pédagogique . C'est aux familles que reviendra la charge d'instruire leurs enfants ou, plus exactement, de les faire instruire sans doute dans une Province Pédagogique. Par contre, une véritable éducation populaire destinée aux adultes sera organisée sous l'autorité de l'Abbé chargé d'instruire la masse en lui enseignant la lecture, l'écriture, le calcul. Ne pouvant instruire, à lui seul, tout le monde, l'Abbé recouvrera un procédé de l'enseignement mutuel selon la méthode d'Andréas Belle et John Lancaster, à laquelle Goethe fait allusion à plusieurs reprises. Par là, maîtres et élèves sont formés en même temps. Il s'agit d'ailleurs plus d'un rattrapage puisqu'on se borne à inculquer des rudiments à une population sans doute analphabète. Plus tard, l'arrivée de jeunes formés dans des établissements spécialisés rendra cette formation de base inutile. Il semble étrange cependant que Goethe situe aussi bas le niveau d'instruction des artisans de son époque.

Sur le plan politique, cette nouvelle société formera un Etat fort, soumis à une autorité énergique, principalement centrée sur la police pour éviter que nul n'incommode autrui. "Il y a dans chaque district, trois directeurs de police (Polizeideidktoren) qui se relèvent de huit en huit heures - comme dans les mines où le travail ne peut cesser un instant - et l'un des trois doit toujours être disponible pendant la nuit". III, 2). Goethe a le souci de l'ordre, il n'y a pas de société sans ordre, et c'est le premier devoir de toute société de veiller au maintien de cet ordre public. Aussi insiste-t-il, il détaille avec précision les attributions de ces fonctionnaires qui admonestent, blâment et proscrivent. Dans certains cas, il est fait appel à des jurés, mais Goethe se montre réservé sur le problème de la valeur d'une décision prise à la majorité. Il accepte de s'en remettre à elle dans les "circonstances habituelles de l'existence" mais dans les graves questions, il n'a pas confiance en elle. Dans Maximes et Réflexions il écrivait sur ce même sujet que rien n'était plus repoussant que la majorité : car elle se compose de quelques vigoureux devanciers, de fripons qui se font à tout, de faibles qui se laissent assimiler et de la masse qui emboîte le pas sans savoir le moins du monde ce qu'elle veut (Propos du Voyageur. 165).

Le gouvernement de la Société, l'autorité supérieure (die höhere Obrigkeit) sera itinérante, elle se déplacera sur le territoire comme les anciens empereurs d'Allemagne. Tout reposera sur la Loi, mais les peines seront modérées car les lois sévères s'émoussent toujours : le coupable sera exclu de la société civile pour plus ou moins de temps. Cette Société est aussi utopique que l'est, dans son domaine, la Province Pédagogique. Cette nouvelle entreprise s'efforcera de rejeter les inconvénients de l'actuelle civilisation en en conservant les avantages (III; 12). A côté de ces vues générales, Goethe insiste sur des détails parfois curieux : les cabarets seront exclus du nouvel état mais aussi les cabi-

nets de lecture, ces deux mesures tendent à mettre l'ivrognerie et la culture oisive sur le même plan, peut-être parce que l'une et l'autre éloignent de l'action.

Tous les ouvriers spécialistes réunis dans l'ancienne hôtellerie n'émigrent pas en Amérique, un second groupe est destiné à coloniser en Allemagne même des terres jusqu'ici peu exploitées. Un homme Odoardo vient recruter ces travailleurs au nom de son prince. On recherchera avant tout l'amélioration du rendement "Il ressort de mes explications, déclare-t-il, que l'ancien monde, aussi bien que le nouveau, renferme des terres qui réclament une culture mieux comprise qu'elle ne l'a été jusqu'ici (III; 12). Certes, dans l'Ancien Monde, on ne trouve pas de terre sans propriétaire dont il n'y aurait qu'à se partager la possession. Or la propriété est sacrée aux yeux de la société (et plus encore aux yeux de son possesseur généralement hostile à tout changement). Les conditions d'installation des "colons" ne seront donc pas les mêmes en Allemagne qu'en Amérique. Heureusement Odoardo est chargé par son prince de la mise en valeur d'une province entière, isolée, peu peuplée, mal exploitée. Des réformes ont déjà été entreprises, ainsi d'ailleurs que dans les provinces voisines où des jeunes et dynamiques fonctionnaires ont été nommés. Pour réaliser de vastes projets, l'individu isolé ne peut suffire, une organisation stricte est nécessaire (thème cher à Goethe) car si les hommes sont généralement d'accord sur le but à atteindre, ils divergent sur les moyens à employer, d'autre part "l'intérêt supérieur doit supplanter l'intérêt de moindre importance" ("der höhere Vorteil den niedern verdrängen" III; 12). Odoardo trace les grandes lignes d'une organisation qui fixera à chacun la place à laquelle il a droit. Le système semble aussi strict que les corporations au Moyen Age : "les métiers seront déclarés des arts et nettement qualifiés sous la désignation "d'arts disciplinés" afin de les distinguer sans confusion possible des "arts libéraux" ("werden die Handwerke sogleich für Künste erklärt und durch die Bezeichnung, strenge Künste von den freien, entschieden getrennt und abgesondert." III; 12). Avant toute chose on s'occupera exclusivement

de travaux de constructions, les ouvriers réunis sont d'ailleurs tous spécialisés dans ce domaine, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, vitriers, serruriers, peintres. Ces artisans seront répartis en "degrés successifs d'apprentis, de compagnons et de maîtres, degrés scrupuleusement observés" ("Die Stufen von Lehrling, Gesell und Meister müssen aufs strengste beobachtet werden" III; 12). Il est même envisagé de créer plusieurs subdivisions à l'intérieur de ces catégories et les épreuves ne sauraient, dit Odorardo, être assez sévères car "un seul anneau qui se brise dans une grande chaîne, anéantit l'ensemble de l'oeuvre. Dans les grandes entreprises comme dans les grands périls, il s'agit de proscrire la légèreté". ("ein einziges Glied, das in einer grossen Kette bricht, vernichtet das Ganze. Bei grossen Unternehmungen wie bei grossen Gefahren muss der Leichtsinn verbannt sein" (III; 12). Cette société nouvelle ressemblera, semble-t-il, à une ruche ou à une fourmilière où chaque individu a une place déterminée. Il ne semble pas que la liberté individuelle et encore moins la fantaisie y aient une place.

Si les arts libéraux restent considérés comme d'essence supérieure, les arts disciplinés doivent leur servir d'exemple car si une mauvaise statue tient sur ses pieds aussi bien que la meilleure, si la mauvaise musique permet quand même de danser c'est que la non observation des règles des arts libéraux ne porte aucun préjudice à l'humanité alors que les arts disciplinés ne sauraient se permettre aucune fantaisie. Nous retrouvons ici la notion de valeur sociale de tout travail mais en même temps l'idée qu'il faut idéaliser la matière. Aussi celui qui s'adonne à un art discipliné devra y consacrer toutes ses forces et durant toute sa vie. Ces arts disciplinés étaient jusqu'ici appelés travaux manuels et à juste titre puisque les travailleurs oeuvraient par leurs mains. Mais la main devra être animée d'une vie propre (so muss ein eigenes Leben sie beseelen III; 12). C'est cet esprit qui donnera au travail artisanal sa vraie valeur.

Si l'organisation de la future colonie américaine, et l'installation de nouveaux travailleurs dans un système social nouveau dans la Province allemande relèvent bien souvent de l'utopie, Goethe n'en a pas moins été inspiré par des expériences de cet ordre qui se sont déroulées au XVIIIème siècle, en particulier dans les Etats de Marie Thérèse et de Frédéric II. Il devait connaître par le journal du voyage en Amérique du Prince Bernard de Weimar, la fondation de la colonie New Harmong par Robert Owen. On peut noter également une influence certaine de Platon, l'organisation minutieuse de la police, et la conception d'une morale sociale, rappellent en effet la République et les lois.

X

X X

Après quelques chapitres sans intérêt directement pédagogique, la fin du Roman raconte comment Wilhelm, devenu chirurgien expert, sauve en le saignant son propre fils qui se noyait. Il prouve par là le caractère utile de la formation spécialisée qu'il a reçue et le rôle social de la profession qu'il a fini par embrasser. Cet événement symbolique marque le terme de la formation de Wilhelm Meister : le dilettante passionné des Années d'Apprentissage, l'homme de théâtre, soucieux exclusivement de culture générale désintéressée a fini par devenir un membre utile de la société, un spécialiste, maître de son art mais limité dans ses ambitions. Compte tenu des innombrables péripéties des deux romans, on est obligé d'admettre que si Wilhelm est parvenu à atteindre le but qu'inconsciemment (prétend-il) il a toujours poursuivi, il n'a pas emprunté la route la plus directe. C'est même par le chemin des écoliers qu'il s'est formé, et la société a dû faire preuve de patience avant de pouvoir le compter parmi ses membres utiles.

On peut se demander si, sans l'aide de la Société de la Tour et livré uniquement au hasard, Wilhelm aurait su faire preuve d'une volonté suffisante pour choisir une profession et acquérir les connaissances qu'elle exige. Le dirigisme pédagogique de la Société est assez lâche apparemment ; elle semble laisser au disciple la bride sur le cou, lui donnant l'illusion de l'autonomie et de la libre détermination, lui permettant d'essayer longuement ses possibilités dans des domaines pour lesquels il n'a pas de réelles aptitudes. Conformément aux préceptes exposés à Wilhelm lors de sa visite de la Tour, liberté lui a été laissée d'épuiser, des années durant, la pleine coupe de l'erreur. Mais il semble qu'il n'y ait pas unité de vue sur cette démarche pédagogique au sein des dirigeants de la Société car cette liberté d'erreur est en contradiction avec les théories personnelles de Jarno qui conseille d'avertir sans tarder quiconque s'engage sur une mauvaise route. Goethe a-t-il pris position et choisi une de ces deux méthodes pédagogiques qu'il expose tour à tour avec sympathie ? Le roman semble fournir la réponse, en réalité une double réponse, à cette question de la libre détermination de l'élève, question capitale en pédagogie. Dans les Années d'Apprentissage, en effet, l'Abbé exposait des principes d'éducation inspirés par Rousseau, et conformes aux idées ^{lui} du Sturm und Drang : le premier devoir de l'homme était d'après ^{de} développer toutes ses possibilités pour se réaliser pleinement, parfois même anarchiquement, et, de ce fait, il était nécessaire qu'il erre au cours de la formation. Mais entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage, Goethe a évolué ; de graves crises ont secoué l'Europe sur le plan politique, social et économique, la Révolution française, les guerres napoléoniennes ont eu lieu, l'aube du machinisme est apparue. La vieille société est ébranlée même si politiquement l'ancien régime est partout restauré, un monde nouveau commence à naître où les valeurs classiques risquent de ne plus avoir cours, où la société prendra le pas sur l'individu. Aussi, les Années de Voyage optent-elles pour une éducation centrée sur l'apprentissage d'un métier solide exercé avec talent, et par là avec art, mais dans un esprit de soumission à l'ordre social et à ses exigences. Mais

l'ordre social envisagé reste dirigé et voulu par une Elite de philanthropes, nobles de naissance et maçons de formation

Nous avons vu que Goethe s'était formé, pour une grande part, lui-même, goûtant avec passion à toutes les sources de connaissance, guidé par une curiosité dévorante qui ne l'a pas quitté jusqu'à sa mort. "Sa vie entière a été parcourue par un désir d'auto-éducation déterminé et guidé par une profonde volonté morale" ("Goethes Leben ist durchdrungen von einem solchen Selbsterziehungstreben, das von einem tiefen sittlichen Wollen bestimmt und geleitet wird". Thea Starckz Goethe und das Problem der Selbstersiehung p. 8). Il est arrivé, pratiquement sans guide, ou plutôt malgré ses multiples guides, au port, à la sagesse, à l'équilibre, à la réalisation parfaite de sa personnalité et par là, suprême réussite, à un rôle social. Peut-on considérer qu'il a créé Wilhelm Meister à son image, et fait de ce double roman une autobiographie ? Dans une certaine mesure peut-être, puisque la courbe générale que suit son héros est celle de sa propre évolution. Mais Goethe savait pouvoir se faire confiance à lui-même, s'en remettre à son génie propre pour le conduire au port. Le cas de Wilhelm est bien différent. Il est certes cultivé, artiste, intelligent mais ses qualités demeurent dans l'ensemble médiocres et sa volonté des plus faibles. Lui faire entièrement confiance pour réaliser son destin aurait été une erreur. C'est un instable qui gaspille sa poudre à tirer sur les moineaux nous dit-on, ou est comparable à un bâton qui reverdit là où on le plante sans jamais pousser de vraies racines. Aussi était-il nécessaire qu'il soit pris en main guidé par des experts en éducation. Mais Goethe n'a pas imaginé la Société de la Tour pour compenser la faiblesse de caractère de Wilhelm mais parce qu'il ressentait les avantages pour tout homme, d'adhérer à un groupe social qui l'épaule et le guide.

La Société de la Tour est une association franc-maçonne à but pédagogique. Nous avons vu que Goethe avait adhéré à une loge et en avait subi assez profondément l'influence, sans qu'on puisse affirmer que celle-ci ait été déterminante dans sa formation. Pour Wilhelm au contraire,

l'action de cette société semi-occulte est décisive, elle intervient d'abord discrètement, mystérieusement même (le spectre d'Hamlet) puis après son initiation, directement, discutant avec lui des décisions qu'il est amené à prendre. Wilhelm devient chirurgien mais il aurait fort bien pu devenir pédagogue car il reçoit de manière fort peu systématique mais cependant assez complète une réelle formation pédagogique à l'occasion de ses nombreux échanges de vues avec les membres directeurs de la Société de la Tour ou les pédagogues de métiers de la Province Pédagogique. En effet, à chaque page du roman, l'intérêt porté par Goethe aux problèmes d'éducation apparaît, qu'il s'agisse du développement de la personnalité, de l'importance décisive des dispositions innées (Anlagen) qu'on ne saurait négliger et auxquelles il faut se conformer, du rôle des expériences, des erreurs, du hasard, de l'importance d'un Mentor, d'un guide, de la nécessité d'une éducation méthodique, de l'importance de l'orientation, du but nécessairement social de toute formation. Même si Goethe n'avait pas incorporé à son roman deux chapitres exclusivement consacrés à la Province pédagogique, son Wilhelm Meister aurait été non seulement un Bildungsroman exposant le processus, de formation d'un individu particulier, mais il aurait été également un véritable traité indirect de pédagogie, renfermant toute une conception de l'éducation, conception originale et moderne à l'époque de Goethe car, contrairement à l'optique du 18ème siècle, elle pose avant tout comme but à atteindre la formation d'un être socialement utile, pourvu d'un métier spécialisé, et Goethe va par là plus loin que Rousseau qui, homme du XVIIIème siècle se proposait encore de faire un homme du monde, utilisable certes mais formé plus pour lui-même que pour la société.

X

X X

Les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage ne sauraient être séparées, même si la tonalité en est différente. Elles forment un tout, c'est une oeuvre didactique,

qui traite des rapports de l'individu avec la Société, du problème de son insertion dans la communauté, ce qui est un problème pédagogique. Au premier stade, dans les Années d'Apprentissage, le héros se heurte au monde qui l'entoure, à son milieu qui veut le contraindre à renoncer à ce qu'il croit être sa vocation (cf Lettre de Werner à Wilhelm). Peu à peu il se forme au contact de la vie, accumulant les expériences, toutes enrichissantes, mais continuant à s'efforcer de développer toutes ses possibilités, recherchant l'épanouissement complet de sa personnalité. Au second stade, au cours de ses Années de Voyage, Wilhelm devient membre d'une association qui le guide, prend en charge son destin, et, sorte de Providence, fait de lui, un membre utile de la société, un homme conscient de ses limites mais qui tire une réelle culture de sa spécialisation.

Conscient du profond changement qui va modifier la société, Goethe, par l'action de la Société de la Tour rend Wilhelm apte à oeuvrer dans le monde de demain. Education du caractère par le développement d'une force morale permettant de se dominer et de renoncer, force qu'il faudra développer systématiquement. Aucun penchant n'est bon en soi, mais seulement dans la mesure où il produit quelque chose de bon. Il faut pouvoir le dominer, le dépasser au moment voulu. La vie est une chaîne de renoncements. (eine Kette von Entsayungen). C'est par la soumission à un but supérieur (pour lequel nous sommes prévus dès la naissance et que des Initiés nous aident à découvrir) que nos qualités réelles se développent.

Goethe, formé au XVIII^e siècle, a-t-il pu, sans regret, acquiescer à cette métamorphose, à cet abandon d'un idéal de culture générale, à cette limitation? En réalité ce n'est plus la limitation (Begrenzung) de la personnalité que Goethe propose. Mais c'est la vie qui, réglée conformément à un ordre, à des lois objectives et supra-individuelles, devra s'intégrer, se soumettre à un monde dont l'organisation la domine. (Agne Herkommen op. cit. p. 58) :

"Nicht mehr sucht Goethe die Begreuzung im Ich und in seiner Natur, sondern das menschliche Leben, ausgerichtet nach einer Gegenständlichen und überindividuellen Ordnung und Gesetzmäßigkeit, muss sich diesen Übergeordneten Welt unterwerfen und einordnen"). Cette intégration ne va pas sans renoncement, et Gundolf s'interroge sur le caractère de confession qu'il est possible d'y découvrir. Il se demande s'il n'est pas "l'image de la tragique expérience personnelle de Goethe, un aveu qu'il ne serait point parvenu à ses fins, qu'il n'aurait pas vécu selon son rêve titanique (Goethe p. 303) "le renoncement prouve-t-il à Wilhelm la plus haute valeur de la vie ou seulement le bonheur de la vie? Est-il une exigence éternelle ou seulement provisoire et bonne pour une génération déterminée ?"

Il ne paraît pas que Goethe ait voulu, par le personnage de Wilhelm, ni d'ailleurs par celui de Faust, dont le destin est assez parallèle, exprimer une capitulation devant une nécessaire limitation de l'activité humaine. La qualité d'ailleurs de ce renoncement varie selon le niveau intellectuel et moral de l'intéressé. Les personnages du second plan renoncent à une activité désordonnée, pour agir utilement dans des rôles toutefois modestes. Mais les héros principaux (Jarno, Leonardo) se voient attribuer (comme Faust) des rôles de chefs, de conducteurs d'hommes de créateurs. Si certains rameaux inutiles ont été coupés à l'arbre, c'est pour lui permettre un essor plus grand et porter plus haut sa cime. Nous n'oserions parler d'une morale des maîtres et d'une morale des esclaves, mais Goethe maintient une aristocratie, à laquelle revient le commandement. Il se méfie de l'égalité qui est vite de l'égalitarisme débouchant sur l'idée, pour lui néfaste, de majorité. On ne peut ne pas souligner l'écart constant entre les fonctions attribuées à Frédéric, secrétaire sténographe, à Lydie couturière, et la position sociale éminente de Leonardo et de Jarno, chefs de tout un groupe humain et réalisateurs d'une société nouvelle. Mais ces conducteurs d'hommes, eux-mêmes, demeurent soumis à une discipline. Dans Wilhelm Meister, Goethe a examiné les conditions

de vie de toutes les classes sociales et, s'il continue à accorder le commandement à une aristocratie de naissance, il impose à celle-ci une certaine mission dans le cadre du service des hommes.

Gundolf voit dans l'attitude de Goethe une mise en garde des Allemands, mise en garde dont les générations contemporaines et surtout suivantes ne tinrent aucun compte. Goethe aurait voulu leur faire comprendre les dangers d'un idéalisme romantique et fumeux, leur procurer un remède "contre ces maladies héréditaires de l'Allemagne". Il semble au contraire que cette leçon de renoncement à l'individualisme, de soumission de l'individu à la société, de primat de la rentabilité, de l'utilité générale, ait été parfaitement entendue et que, s'il y a eu leçon, les élèves soient allés bien au-delà des désirs du maître. Au cours des Années d'Apprentissage puis de Voyage, une transformation radicale s'est opérée dans la pensée pédagogique de Goethe, qui passe du point de vue subjectif au point de vue social et éthique. Il incarne par là le processus de transformation que la pédagogie connut au début du XIX^e siècle. Ce double point de vue est décelable dans les Années d'Apprentissage et de Voyage. A la place d'une culture élégante mettant l'accent dans le premier roman sur le plaisir de l'individu, apparaît, dans le second, une conception bourgeoise et sociale, à arrière plan cosmopolite; le 18^e siècle cède le pas au 19^eme.

Revenons aux théories pédagogiques de Goethe et à leurs applications pratiques. En suivant la formation de Wilhelm nous avons débouché sur une société nouvelle, assez utopique, mais dans laquelle Goethe croyait pouvoir préserver l'individu tout en l'adaptant aux nouvelles nécessités. La formation des citoyens de ce nouveau monde ne saurait être laissée au hasard ni même confiée à une association philanthropique comme celle de la Tour, apte seulement à conseiller des adultes, même si elle a indirectement la haute main sur la formation de la jeunesse. Une société nouvelle doit nécessairement s'appuyer sur une certaine formation de l'enfance

et de la jeunesse . Félix sera confié à un établissement spécialisé où son éducation sera conduite méthodiquement par des pédagogues de métier. Si Wilhelm s'est formé au contact de la vie, son fils profitera d'une éducation, centrée elle aussi sur la vie et non sur le savoir livresque, mais conduite, non plus par le hasard - serait-il en sous main dirigé -, mais par des sages, des spécialistes de la pédagogie, agissant directement sur les élèves et non plus mystérieusement et plus ou moins par personnes interposées, comme le faisaient les augures pédagogues de la Société de la Tour. Cette éducation aura pour but de former des hommes utilisables et heureux par la société, car, formés par la morale, à l'intérieur de la Loi, ils ne seront pas obligés de plier douloureusement devant cette loi, comme les personnages des Affinités électives à qui la Loi est demeurée extérieure.

Il sera toutefois intéressant d'examiner si le but à atteindre étant nettement déterminé (former un citoyen dans une société précise, avec lois strictes) l'établissement d'éducation restera assez souple pour respecter les personnalités, les individualités qui lui sont confiées et par là permettre indirectement l'évolution de la Société.